LECTURES EN FAMILLE,

OU

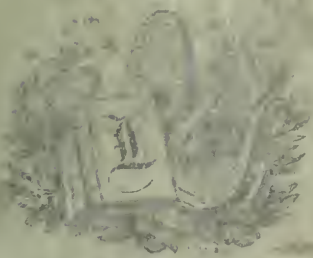
Les Soirées d'Hiver,

RÉCITS AMUSANS

PROPRES A FORMER L'ESPRIT ET LE COEUR DES JEUNES [illegible]

Par A. Bénal.

Avec Gravures.



PARIS.

LIBRAIRIE DE L'ENFANCE ET DE LA JEUNESSE

P.-C. LEHUBY,

Successeur de M. Pierre Blanchard

RUE DU SEINE, N° 48, F. S.-G.

LECTURES

EN FAMILLE.

PARIS. – IMPRIMERIE DE CASIMIR,
Rue de la Vieille-Monnaie, n° 12.

L'assemblée enfantine s'y installa

à l'ingénieur Boulineau

LECTURES en FAMILLE
OU
Les Soirées d'Hiver

PAR

M. RÉNAL.

Auteur des Encouragemens du 1er Age.

PARIS.

Librairie de l'Enfance et de la Jeunesse

P. C. LEHUBY.

Rue de Seine, N°. 48. F. S. G.n

LECTURES

EN FAMILLE,

OU

Les Soirées d'hiver,

RÉCITS AMUSANS, PROPRES A FORMER LE COEUR ET L'ESPRIT DES JEUNES ENFANS;

PAR A. RÉNAL,

Auteur des *Encouragemens du premier âge*, et des *Veillées des jeunes enfans*.

PARIS,

A LA LIBRAIRIE DE L'ENFANCE ET DE LA JEUNESSE,

CHEZ P.-C. LEHUBY,

SUCCESSEUR DE M. PIERRE BLANCHARD,

RUE DE SEINE, N° 48.

1837.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lecturesenfamill00bill

A MES JEUNES LECTEURS.

Mes petits amis,

Avant d'entrer en matière, j'éprouve le besoin de causer un moment avec vous. Nous sommes déjà d'anciennes connaissances, grâce à l'empressement, bien flatteur pour moi, avec lequel vous avez accueilli, l'année dernière, les *Encouragemens du premier âge* et les *Veillées des jeunes enfans*, que j'avais eu tant de plaisir à composer pour vous.

Après ce premier succès, qui

semble avoir surpassé mes espérances, j'ai cru devoir faire tous mes efforts pour continuer à mériter de nouveau vos encourageans suffrages. J'avais également à cœur de répondre dignement à l'honorable confiance que m'avaient accordée vos chers parens. Ce sont ces divers motifs, mes petits amis, qui m'ont déterminé à reprendre la plume pour concourir, autant qu'il serait en mon pouvoir, à vos délassemens et à votre instruction morale.

Les historiettes que je vous offre aujourd'hui, mes petits

amis, sont absolument dans le même genre que celles que vous connaissez déjà. Vous y trouverez le même intérêt, la même variété dans le choix des sujets; vous y reconnaîtrez le même désir de vous procurer quelques instans agréables qui puissent animer et abréger utilement les longues et monotones soirées de la saison des frimas.

Puissiez-vous, mes petits amis, trouver autant d'attrait à mes récits que j'en ai trouvé moi-même à les composer! Puissent ces *Lectures en famille* déposer dans vos jeunes cœurs d'intéres-

sans et utiles souvenirs ! Alors mon vœu le plus ardent sera rempli ; et, continuant avec amour la tâche que je me suis donnée, j'aurai le consolant espoir que plus d'une fois vos lèvres prononceront, avec une satisfaction mêlée de reconnaissance, le nom de votre sincère ami,

RÉNAL.

LECTURES EN FAMILLE,

OU

LES SOIRÉES D'HIVER.

ASTHÉNIE,

OU

LES TROIS SOEURS.

Asthénie était la fille aînée de madame de *Valmont*, épouse d'un riche receveur-général de province. Cette dernière avait

pour résidence d'été une terre magnifique, située à quelques lieues de Paris, et ne rentrait dans la capitale qu'après les vendanges, pour y passer l'hiver entier. *Asthénie* avait deux sœurs plus jeunes et plus jolies qu'elle, et qui semblaient, à cause de leur beauté peut-être, avoir une plus grande part qu'elle à l'attachement de leurs parens, et être les seuls objets de leurs caresses. Quant à la pauvre *Asthénie*, victime des torts que la nature avait eus à son égard, ne marchant qu'avec des béquilles, infirme dès son enfance, elle ne vivait que pour s'entendre reprocher à tout instant l'embarras

qu'elle donnait et le tableau digne de pitié qu'elle offrait. La pauvre enfant, douce et bonne, supportait, sans se plaindre, tous les mépris, tous les affronts et tous les dégoûts de sa malheureuse existence. Sa mère même, semblant oublier ce titre sacré qui donne une si tendre indulgence pour les défauts de ses enfans, sa mère, plus d'une fois, par des paroles dures, avait fait verser des pleurs à l'infortunée, qui, assise sur un fauteuil à roulettes, avec lequel elle se dirigeait d'une pièce à l'autre, disait alors tout bas : « Hélas! ce n'est pas « ma faute, si je suis née pour « déplaire à tout ce qui m'en-

« toure ! ne suis-je pas assez à « plaindre, à douze ans, de ne « pouvoir marcher encore, de « souffrir sans cesse, et de n'être « jamais plainte? » On avait pourtant, de loin à loin, quelques égards pour la petite *Asthénie*, que des convulsions violentes avaient, depuis l'âge de deux ans, laissée dans l'état critique que nous venons de dépeindre; mais à ces attentions si rares, et aux soins dont elle était parfois l'objet, se mêlaient souvent l'expression de la mauvaise humeur et un ton d'amertume qui, semblables à une fleur sauvage et vénéneuse flétrissant le bouquet le mieux assorti, effaçaient

tout le charme qu'eussent eu ces caresses et ces prévenances, inspirées par une vraie pitié et par un sentiment de pure amitié. Les sœurs même d'*Asthénie*, devant leurs jeunes amies, lui prodiguaient quelquefois des épithètes dictées par l'ironie la plus amère, et se moquaient hautement de celle qu'elles appelaient *la petite estropiée*, ou *le petit monstre;* et si l'on parlait à madame de *Valmont* de sa fille, elle répondait avec dédain : « Ne me parlez pas « de cette enfant, je suis assez « malheureuse de l'avoir sans « cesse sous les yeux, » et autres propos indignes d'une bonne mère, que je ne veux pas ré-

péter ici. Quand il y avait quelques fêtes dans l'hôtel de Valmont, on traînait le fauteuil de la pauvre *Asthénie* dans une pièce isolée; et là, seule, toute seule, entendant de loin l'archet de la folie, les cris d'une joie bruyante, la petite infortunée se prenait à pleurer, puis elle priait Dieu ou lisait. Et comme assez souvent on l'oubliait, il arriva plus d'une fois qu'à la fin d'un bal, on la retrouvait encore sur son fauteuil.

Dans le petit nombre de personnes de sa famille qui s'intéressaient pourtant un peu à son sort, la pauvre enfant avait remarqué madame de *Muley*,

jeune veuve, mère d'un fils unique, qui lui-même plaignait du fond de son cœur le sort de sa petite cousine. Plus d'une fois, s'échappant des cercles enfantins, il était venu partager et égayer sa solitude : il se nommait *Édouard*, et avait un cœur excellent; or, un soir qu'*Asthénie* n'avait pas encore été reconduite dans sa chambre, et que ses sœurs, *Élise* et *Ernestine*, jouaient en sa présence avec une foule d'autres enfans, *Édouard* ne put entendre de sang-froid les propos injurieux de l'une d'elles : « *Fi! que c'est laid, mademoi-* « *selle*, lui dit-il, *de se moquer* « *ainsi de sa sœur! vous devriez*

« *plutôt la plaindre !..... Cette*
« *vanité que vous donnent vos*
« *traits et votre taille sera peut-*
« *être un jour bien humiliée ! Tous*
« *les dons que vous avez reçus de*
« *la nature peuvent disparaître en*
« *un instant ; il ne faut qu'une*
« *simple maladie pour vous défi-*
« *gurer entièrement, et, de jolie*
« *que vous êtes, vous rendre af-*
« *freuse. Au reste, j'ai toujours*
« *entendu dire qu'il valait mieux*
« *être* bonne *que* belle... » Le petit *Édouard* se tut, et les deux sœurs, interdites, se regardèrent d'un air mystifié, tandis qu'une personne âgée qui venait d'entrer, et qui avait entendu les dernières paroles du jeune mo-

raliste, lui touchait la main en lui disant : « *C'est très-bien, mon ami! très-bien!* » On reconduisit *Asthénie* dans sa chambre, où la pauvre enfant, encore tout émue, pensa long-temps, avant de s'endormir, à son jeune défenseur.

Un an après, madame de *Valmont*, étant sur le point de partir pour l'Italie avec ses deux filles, avait résolu d'abandonner *Asthénie* aux soins d'une femme de chambre, lorsque madame de *Muley*, femme sensée et incapable d'une lâche complaisance, entreprit de détourner son amie d'un projet qui, dit-elle, lui paraissait imprudent; puis elle sut

glisser adroitement dans la conversation quelques reproches sur l'indifférence qu'avaient pour *Asthénie* ses sœurs, et quelquefois même sa mère : entre parentes et amies on doit se dire la vérité. Ainsi, dans cette circonstance, madame de *Valmont* reçut une leçon et des conseils que lui avaient bien mérités sa légèreté et l'espèce de dégoût que paraissait lui causer la vue d'*Asthénie*. « Laissez-moi votre fille, « ajouta madame de *Muley;* j'en « aurai soin comme de mon « *Édouard*, qui lui-même sera « bien aise d'avoir sa petite cou- « sine avec lui. — Je le veux « bien! » répondit madame de

Valmont; et ce consentement allait décider du sort d'*Asthénie*.

Sa mère, ses sœurs, partirent pour l'Italie; quant à elle, une voiture vint la chercher, et la conduisit dans l'hôtel de madame de *Muley*. Il faut pourtant l'avouer, *Asthénie*, malgré ses jambes grêles, ses bras amaigris et sa petite taille contournée, avait quelque chose de spirituel dans la physionomie, puis de grands beaux yeux, de longs cheveux noirs, et je ne sais quoi dans tout son être qui inspirait d'abord la pitié et bientôt après l'intérêt le plus vif. A peine madame de *Muley* eut-elle installé chez elle la jeune infortunée, qu'elle se dit : « Cette

« enfant m'appartient, je puis « réparer les torts que l'on a eus « jusqu'ici à son égard; je puis « utiliser le temps qu'*Asthénie* « va passer près de moi : c'est un « dépôt sacré que je dois faire « fructifier. » Puis la regardant d'un air attendri, elle se disait tout bas : « Avec une si jolie « figure, souffrir sans cesse et « vivre loin du monde toute sa « vie, pauvre petite ! »

Un jour qu'elle s'abandonnait à la tristesse où la plongeaient souvent ces réflexions pénibles, madame de *Muley* se surprit à dire : « Mais s'il plaisait au Ciel, « par un miracle?... non ! non ! « ce miracle est impossible !... »

Puis fixant de nouveau ses regards sur *Asthénie*, elle ajouta tout bas : « Pauvre enfant! c'est « impossible!... »

Cependant tous les soins furent prodigués à la jeune fille, qui n'y avait pas été accoutumée. Elle eut des maîtres de dessin, d'histoire, de musique, et en peu de temps fit des progrès étonnans. Ce fut surtout pour le dessin qu'elle parut avoir des dispositions surnaturelles : désormais elle s'y adonna entièrement. *Édouard* prenait part à ses études, et ne pouvait s'empêcher d'admirer l'esprit naturel, l'intelligence et les reparties fines de celle qu'il n'appelait plus que sa

petite sœur. Quant à *Asthénie*, elle trouvait tant de différence dans ce genre de vie, qu'il lui semblait, ainsi qu'à madame de *Muley*, que l'état de sa santé s'en était sensiblement amélioré. Elle avait déjà treize ans, lorsqu'un vieux médecin, en qui madame de *Muley* avait une confiance méritée, et à qui elle demandait un jour s'il pensait qu'*Asthénie* pût recouvrer jamais l'usage de ses membres, et si l'art ne pourrait pas, sinon faire disparaître, du moins corriger un peu la difformité de sa taille, lui répondit : « Rien n'est impossible, madame, « à la nature; on voit des bran- « ches cassées se rejoindre d'elles-

« mêmes, et la sève reprendre « son essor sans le secours du « jardinier, qui est, comme vous « savez, le médecin des vergers. « On voit bien autre chose dans « le Livre de la nature, et qui en « apprendrait à toutes les Facultés « réunies; quant à ce que vous me « demandez, n'attendez rien de « notre art, la nature seule peut « favoriser vos désirs. » Cependant le docteur ordonna (*pour ordonner quelque chose*) des bains d'eaux minérales. Il prescrivit aussi qu'à l'époque des vendanges on tînt chaque jour *Asthénie* pendant une demi-heure dans une cuve pleine de raisins, puis des frictions, etc.; car une ordon-

nance de ces messieurs, surtout lorsqu'ils avancent en âge, ne pêche pas ordinairement par la brièveté. Il recommanda en outre qu'après les bains, qui avaient pour but principal de fortifier les membres de la jeune personne, on essayât de lui faire faire quelques pas, à l'aide de deux bras vigoureux, et de renouveler plusieurs jours de suite cet exercice; enfin il recommanda l'usage d'un corset mécanique, dont on devait revêtir *Asthénie* chaque soir avant son coucher.

Un de ces miracles dont l'art profite toujours aux dépens de la nature, qui seule les opère, fit qu'*Asthénie*, que plusieurs mé-

decins avaient regardée comme incurable, se rétablit entièrement. Peu à peu ses jambes prirent des forces, et sa taille, dont les difformités disparaissaient progressivement, ne laissa bientôt plus voir qu'une jolie petite créature à la place de la jeune infirme que, par dérision, ses sœurs avaient nommée bien souvent le petit *cul-de-jatte*. Le moral et le physique, ou le corps et l'esprit, firent simultanément chez *Asthénie* des progrès aussi merveilleux que rapides, et sa bienfaitrice eut bientôt à s'applaudir en même temps de sa guérison, des connaissances nombreuses et variées qu'elle acqué-

rait, de son intelligence, de sa mémoire surprenante, de son goût pour le travail, et des progrès remarquables qu'elle avait faits dans les arts d'agrément. Bientôt *Asthénie*, dont le rétablissement avait été plus prompt que ne l'espérait madame de *Muley*, et dont l'esprit naturel, les dispositions rares pour le dessin, étaient admirés dans tous les cercles où on la conduisait, devint un de ces jeunes prodiges dont on aime à s'entretenir, qu'on recherche, et en qui l'on se plaît à admirer et à encourager le germe d'un beau talent. Rien ne semblait manquer à *Asthénie:* tendres soins, fêtes, bals, pré-

sens, maîtres de toute espèce, plaisirs, récréations, elle avait tout ce qu'on peut désirer à son âge.

Pourtant il manquait quelque chose à son bonheur. Qui le croirait? ses sœurs l'avaient oubliée et n'avaient pas daigné répondre aux lettres nombreuses qu'elle leur avait écrites. Cédant aux instances de sa bienfaitrice, elle avait laissé ignorer à madame de *Valmont* l'heureux changement qui s'était opéré dans tout son être; elle lui réservait cette surprise à son retour. La pauvre enfant, pour prix de son espoir, et du désir qu'elle éprouvait de revoir ses parens, n'en avait reçu

que quelques froides lignes qui lui avaient encore arraché des soupirs et des larmes! « On ne « m'aime pas, se disait-elle, on « me croit peut-être toujours la « même; mais quand mes sœurs « me verront ainsi changée, « peut-être cesseront-elles d'être « aussi indifférentes pour moi « qui les aime tant. » Elle se disait tout cela; et tous les jours elle retraçait avec son crayon quelqu'un des sites qui l'avaient vue avec Élise et Ernestine, et qui avaient le plus frappé sa jeune imagination.

Enfin, on annonce l'arrivée de madame de *Valmont*. *Asthénie* s'en réjouit, mais chaque

jour d'attente lui paraît un siècle; pour en abréger la longueur, elle a recours encore à ses crayons, elle conçoit l'idée de se représenter toute *percluse*, infirme, l'air souffrant, assise dans son fauteuil à roulettes, et d'opposer à ce tableau celui d'*Asthénie* bien faite, jolie, et en toilette élégante; et cette idée riante ne la quitte plus qu'elle ne l'ait exécutée.

Sa mère arrive enfin, et ses deux sœurs trouvent dans leur chambre les deux ingénieux portraits, placés vis-à-vis l'un de l'autre.

Madame de *Muley* était dans un cabinet voisin avec notre pe-

tite héroïne, et toutes deux entendirent la conversation suivante entre les deux sœurs : « Quelle idée de nous mettre « ainsi sous les yeux un tel ta- « bleau ? N'est-ce déjà pas bien « assez de voir sans cesse l'ori- « ginal, sans en avoir encore la « copie? » disait l'une d'elles qui avait d'abord découvert le premier portrait; mais la seconde a reconnu dans celui qui est en face les traits de sa sœur, et s'écrie : « Tiens, c'est encore *As-* « *ténie !* oh, si elle était ainsi, « qu'elle serait belle! on pour- « rait l'aimer... — Pour moi, je « l'aimerais moins encore que « comme elle est ici, répondit

« l'aînée... car, vois-tu, elle nous « éclipserait... Mais que signifie « tout cela, dis-moi ? » Les deux sœurs se turent, voyant entrer dans leur chambre madame de *Valmont;* aussitôt la porte du cabinet s'ouvre et *Asthénie* vole dans les bras de sa mère, puis saute au cou de ses sœurs qu'elle embrasse mille fois. « *Asthénie,* « *Asthénie,* ma fille, s'écria ma- « dame de *Valmont* attendrie, « c'est toi ! oh ! laisse-moi te « voir; que tu es belle ! Par- « donne - moi, mon enfant, « mon indifférence. Mets ta « main là. » Et en disant ces mots, elle prit la main d'*Asthénie* qu'elle plaça sur son cœur. « *Tu*

« *le sens, n'est-ce pas, je suis ta* « *mère?*» Qu'elle était touchante, cette scène! que la joie de madame de *Valmont* fut pure, et quelle ivresse valut jamais les larmes qui venaient de couler! *Asthénie*, rendue à sa mère, à ses sœurs, devait espérer le bonheur! Il n'en fut point ainsi; et les paroles qu'elle avait entendues du cabinet, le jour de l'arrivée de sa mère, furent un sombre présage de ce qui devait lui arriver...

La jalousie s'était emparée du cœur de ses deux jeunes sœurs, qui, chaque jour, ne voyant plus en elle qu'une rivale, lui faisaient payer bien cher le change-

ment heureux qui s'était opéré dans sa personne; elles lui rappelaient sans cesse, avec une maligne ironie, ce qu'elle avait été, lui cherchaient de mauvaises querelles, et se conduisaient enfin envers elle de manière à prouver qu'elles ne tenaient aucun compte des liens du sang, et des charmes si doux de l'amitié qui doit toujours régner entre des sœurs.

La mère des trois jeunes filles, voulant rétablir l'harmonie entre elles, employa en vain les réprimandes et les exhortations. Hélas! le mal était sans remède, et chaque triomphe d'*Asthénie*, chaque nouveau succès venait

aigrir encore le cœur des deux jalouses.

Asthénie était-elle invitée avec elles à une fête, elles refusaient de s'y rendre, ou bien, tout le temps que durait le bal, elles se tenaient éloignées de leur sœur, chuchotant entre elles, et ayant toujours l'air de s'en moquer ; puis au retour c'étaient toujours des propos durs, des reproches, des plaisanteries amères, et la pauvre *Asthénie*, au sein de sa famille, était obligée de passer une partie de sa vie seule dans sa chambre, se livrant avec une nouvelle ardeur, pour se consoler de cet abandon, à son goût pour le dessin et pour l'étude:

aussi ses progrès surprenaient-ils ses maîtres et tous ceux qui l'aimaient.

Un événement imprévu enleva, à cette époque, une partie de la fortune de madame de *Valmont* qui se vit forcée de faire de grandes réductions dans ses dépenses. Ses filles aînées eurent à souffrir de cette réforme et de ce système d'économie qui humiliait singulièrement leur jeune vanité.

Asthénie avait quatorze ans; tous les jours elle embellissait, et en regardant sa jolie figure on ne se rappelait plus les torts qu'avait eus la nature envers elle.

Alors, cédant aux instances de

sa mère, la jeune fille rentra dans l'hôtel de sa bienfaitrice, madame de *Muley*. Là, toutefois, le tourbillon du grand monde, les éloges qu'elle recevait à chaque instant, ne purent lui faire oublier l'infortune de sa mère! Elle travaillait avec ardeur, et quand elle avait fini quelques dessins, elle les vendait en cachette, puis en faisait passer le montant à ses sœurs, dont les goûts et les habitudes pouvaient ainsi, grâce à cette générosité, être en partie satisfaits; la bonne sœur accompagnait toujours ses dons de ces mots : *De la part d'Asthénie à ses sœurs.*

Elles furent enfin touchées de

tant de bonté ; elles se reprochèrent leur jalousie, leur dureté, et ne sentirent plus dans leur cœur que de l'amitié pour *Asthénie*. Quant à celle-ci, son talent grandissant tous les jours, elle vit des amateurs distingués rechercher ses productions. Plusieurs expositions furent enrichies de ses ouvrages, et reçurent des éloges unanimes. Partout on vantait la jeune artiste, qui vit la gloire et la fortune sourire à son avenir. Elle continua à partager, en bonne sœur, avec celles qui avaient eu le tort de lui porter envie.

Plus tard, ayant fait un mariage brillant, *Asthénie* reçut

dans son hôtel sa mere et ses sœurs ; elle se chargea de l'établissement de celles-ci, et vivant heureuse au sein d'une famille qui l'adorait, elle répétait souvent, en riant : « *Ma taille a bien* « *un peu changé ; mais, convenez-* « *en avec moi, le cœur d'Asthénie* « *est toujours resté le même.* »

NAPOLÉON

ENFANT,

ET NAPOLÉON EMPEREUR.

Il est peu d'hommes illustres dont l'enfance ait été l'objet de plus d'investigations, de plus de recherches, que celle de *Napoléon*, cet homme extraordinaire qui plana sur son siècle comme un météore de gloire et de génie. On raconte sur son enfance une

foule de faits qui caractérisent parfaitement *Napoléon* général, consul et empereur! c'est toujours la même ambition, toujours la même vivacité de reparties, le même amour-propre, et ce besoin inné de commander! L'enfant montre déjà ce que doit être un jour l'homme; déjà on le voit sombre, rêveur, appliqué dans les études les plus sérieuses, qui sont celles qu'il préfère; susceptible et parfois emporté, la moindre réprimande le blesse profondément, et sa sensibilité est si vive, qu'on le voit tomber malade après avoir reçu des remontrances devant ses condisciples. Enfant, il connaît déjà le point

d'honneur et l'émulation; plus tard, l'homme fera des prodiges avec ces deux mots. Et pourtant le jeune *Napoléon* ne fuyait pas le plaisir; mais il s'y livrait avec cette réserve qui sied à peine à l'adolescence, ne choisissant du reste que des jeux qui convinssent à son humeur militaire : ainsi il ordonnait des combats, distribuait les grades, assignait à chacun son rang, divisait ses petits camarades en deux camps, et commandait lui-même la bataille qu'il *voulait toujours gagner*... Plus tard, ne fit-il pas comme dans son enfance?.. Parfois, quand les soldats lui manquaient, il se servait de grosses

pierres qu'il rangeait lui-même sur plusieurs lignes, simulant avec elles des pelotons, des bataillons, etc. Les *plus hautes pierres* étaient *ses généraux*, et quand les deux armées étaient en présence, il ordonnait les mouvemens qu'il dirigeait lui-même, et trouvait le moyen, avec ses *soldats de granit*, de fixer toujours la victoire de son côté. Tels furent les premiers délassemens de celui qui, plus tard, devait être l'arbitre des destinées du monde entier. Il préluda, par des batailles avec des soldats de pierre, à ces longues et terribles guerres qui seront long-temps encore l'honneur et la gloire des

armées françaises. *Napoléon* enfant laisse deviner *Napoléon général.*

Aussi, durant toute sa glorieuse carrière, l'*écolier de Brienne* aima-t-il à se rappeler les souvenirs de son enfance, et se fit-il sans cesse un devoir et un plaisir de s'entourer de la plupart de ses camarades, qui eurent toujours des droits à sa généreuse protection. On raconte qu'étant Empereur, on vint lui annoncer au palais des Tuileries qu'un de ses anciens condisciples demandait une audience; *Napoléon*, avant de le faire introduire, ordonne à un de ses chambellans de service de demander au solliciteur s'il

peut citer quelque particularité qui lui rappelle les rapports qui ont existé entre eux. » Le chambellan obéit. Quelques instans après, il revient et dit à l'Empereur : « Cet homme a une cica-« trice près de l'œil gauche, qui « doit vous rappeler, dit-il, cer-« taine affaire qui s'est passée « entre vous et lui.... — Je le « crois bien, repartit *Napoléon*, « c'est un *général* de *pierre* que « je lui ai jeté à la tête... » Et le condisciple du célèbre élève de l'*école de Brienne* ayant été introduit, obtint de l'*Empereur* tout ce qu'il lui demanda.... Quoique *Napoléon* ne fût pas l'aîné de sa famille, il s'en regarda

toujours comme le chef. Il est vrai qu'une espèce de prédiction de son père, faite au lit de mort à tous ses enfans éplorés, avait contribué à donner au jeune *Bonaparte* cette supériorité morale qu'il conserva depuis sur tous les membres de cette même famille dont il fut plus tard l'appui et le protecteur. « Souviens-« toi, avait dit le père mourant « en s'adressant à l'aîné de ses « enfans, souviens-toi que tu « es l'*aîné* de la famille, mais « qu'en voici *le chef;* » et de sa main défaillante, le vieillard montrait le jeune *Bonaparte*, qui fondait en larmes, en jurant tout bas d'accomplir un jour, si le

Ciel le protégeait, la prédiction paternelle. Aussi, vit-on plus tard le jeune officier d'artillerie devenu successivement général, premier consul, et enfin, empereur, distribuer à tous ses frères et sœurs des trônes et des couronnes, se rappelant encore que, s'il n'était pas l'*aîné* de sa famille, il en était le *chef*.... L'*empereur* aima toujours de préférence les hommes qui n'avaient pour mobile que les nobles sentimens du cœur, et ceux aussi que les affections de famille suivaient même au milieu des camps. Plus d'un conscrit lui parlant au nom de sa mère malade, de son père mourant, toucha ce cœur que la

discipline militaire rendit si souvent inflexible. Au camp de *Boulogne*, ayant appris qu'un jeune matelot anglais s'était évadé du dépôt des prisonniers, et qu'après avoir erré plusieurs jours et plusieurs nuits dans les bois, il était parvenu à se construire un canot d'écorce d'arbre, n'ayant pour tout instrument que son couteau, il voulut voir ce jeune homme âgé à peine de seize ans, qui avait conçu et mis à exécution un plan si hardi. En effet, le jeune matelot, soutenu par le seul espoir de revoir sa patrie, avait osé se confier à l'Océan dans sa frêle embarcation. Déjà il gagnait le large quand il fut découvert, re-

pris et chargé de nouveaux fers. *Napoléon*, en le voyant, ne put se défendre d'un sentiment d'admiration, et, interrogeant à plusieurs reprises le jeune téméraire : « Vous étiez donc bien « heureux, lui dit-il, dans votre « patrie; vous y trouviez donc « tous les plaisirs réunis, pour « oser exposer ainsi vos jours « dans l'espoir si peu fondé de la « revoir? » Le matelot se jeta aux genoux de l'empereur : « Oh! « lui dit-il, je voulais revoir ma « pauvre mère qui est infirme, et « qui va mourir sans me dire un « dernier adieu;..» et le jeune Anglais sanglotait en prononçant ces mots, cherchant à lire son sort

dans les yeux de l'ennemi de son pays... « Sa mère ! il veut revoir « sa mère ! s'écria *Napoléon*, qui « déguisait mal son émotion ; « qu'il la revoie donc, sa mère, « car il faut qu'il l'aime bien « pour avoir osé, dans le seul « espoir de l'embrasser, mettre « à exécution un projet si témé- « raire. » Puis, se retournant du côté du matelot qui embrassait ses genoux, il ajouta : « En- « fant, vous êtes libre ; volez au- « près de votre mère et aimez-la « toujours autant. » Ainsi le grand homme qui tenait dans ses mains les destinées de l'univers, aimait à rendre justice aux sentimens généreux qui hono-

rent l'humanité ; ainsi *Napoléon* savait récompenser jusque dans ses ennemis les nobles qualités de l'âme, le courage et l'humanité, car il savait aussi que les liens de la famille sont sacrés, et qu'à Dieu seul appartient la puissance de les briser.

FLORINE,

ou

LA JEUNE FLEURISTE.

Sur les bords rians du lac de Genève, à quelques lieues de cette jolie ville, existait, il y a plusieurs années, une jeune fille âgée à peine de douze ans, dont on admirait dans tout le voisinage la piété filiale! Elle succomba avant son quatorzième printemps, sous le poids d'une

douleur aussi vraie qu'énergique, douleur dont l'adolescence, l'âge viril même, offrent rarement un exemple aussi frappant. Je vais vous raconter l'histoire de cette petite héroïne de la piété filiale et fraternelle, dont j'appris en même temps et la vie si vertueuse et la fin prématurée et si touchante. Je vous dirai ses chagrins violens, qu'elle supporta jusqu'au bout avec tant de résignation, chagrins qu'elle nourrissait dans son âme comme un souvenir pieux de ce qu'elle avait eu de plus cher ici-bas, et qu'elle cultivait pour ainsi dire comme les fleurs de son jardin, symboles de sa tendresse et de sa douleur!

La jeune *Florine* (c'était son nom) avait eu deux sœurs et un frère qui, orphelins comme elle, lui avaient tous les trois été enlevés par la volonté du Ciel. L'infortunée avait à peine douze ans, et elle s'était déjà vue privée de ces êtres chéris, derniers débris d'une famille adorée; déjà pour elle la vie était dépouillée de tous ses charmes. Pour elle, les jours étaient aussi sombres que les nuits; ou plutôt son existence lui paraissait une nuit continuelle. En vain les soins empressés de l'amitié la plus vraie, les prévenances, les caresses, les témoignages d'affection d'un tuteur et ceux de la pitié même, l'entourèrent-ils; la

pauvre infortunée resta insensible à tant de démonstrations bienveillantes. Un seul sentiment avait su aller jusqu'au fond de ce cœur si ulcéré : ce sentiment, c'était le *respect dû à la mémoire des morts*. « Oh maintenant qu'ils « m'ont tous quittée ceux que j'ai- « mais, disait à chaque instant « *Florine*, combien je serais in- « grate, si je ne les faisais pas re- « vivre sans cesse dans mes souve- « nirs ! » Puis, elle ne savait parler à tous ceux qui voulaient l'entendre que de son père, de sa mère chérie, et tour à tour de ses deux sœurs, de son jeune frère *Adolphe*, l'espoir de la famille, ce jeune enfant qu'elle avait vu

mourir dans ses bras. Pour sa jeune âme pleine de mélancolie et de regrets, il n'était point de jouissances qui ne se rattachassent à la mémoire d'un de ces êtres si regrettés, dont un crayon fidèle lui avait retracé les traits et qu'elle se plaisait à chaque instant à contempler. Si un parent éloigné venait parfois rendre visite à la jeune *Florine*, lui apportant quelques paroles de consolation, essayant par de tendres procédés, par des caresses empressées, d'adoucir l'amertume d'une douleur si profonde, il trouvait la pauvre orpheline en contemplation devant un de ces portraits chéris, dont elle dessi-

nait elle-même à tout instant une nouvelle copie. Puis elle entourait ces dessins d'allégories et de fleurs symboliques qui, mouillées de ses larmes, faisaient couler celles de l'amitié. Le plus souvent aussi on la trouvait dans un jardin, seul et dernier objet de son affection, qui lui rappelait toutes celles qui avaient fait battre son jeune cœur. Dans ce jardin, qu'elle se plaisait à cultiver elle-même et dont elle ne voulait partager le soin avec personne, comme si elle eût craint qu'une main étrangère ne profanât ce lieu sacré; dans ce jardin étaient plusieurs arbustes précieux qu'a-

vaient plantés ses sœurs et son frère, plusieurs fleurs rares qu'ils avaient baptisées eux-mêmes et qu'ils préféraient à toutes les autres. Oh! pour ces arbustes, pour ces plantes, pour ces fleurs, ils étaient de la part de la jeune fleuriste, les objets d'une surveillance toute particulière, elle seule les arrosait soir et matin, elle seule veillait à leur entretien, à leur conservation, mieux que le meilleur jardinier du monde; car, dans chacune de ces fleurs elle voyait encore les êtres chéris qu'elle avait perdus. Aussi sa tendresse pour son jardin devint-elle bientôt une sorte de culte; il y avait tel

rosier, telle allée qui disait plus au cœur de la jeune *Florine* que les pages les plus éloquentes. En visitant à chaque instant du jour ces lieux témoins de tant de doux épanchemens, de tant de causeries amicales; en revoyant ces lieux où naguère, accompagnée de ses enfans, une mère adorée venait le soir respirer l'air pur et embaumé du lac, *Florine* eût souvent voulu y finir sa vie. Là cette mère chérie racontait à sa jeune famille attentive les merveilles de l'histoire, ou se transportait par la pensée, avec elle, dans les nombreuses régions qu'elle avait parcourues.

Il y avait dans tous ces sites

tant de souvenirs, tant de charmes pour *Florine*, qu'elle s'y oubliait quelquefois bien avant dans la nuit; et quand un serviteur fidèle venait, tout inquiet et tout effrayé, l'arracher à son nocturne isolement, la jeune orpheline lui répondait, les yeux encore humides de larmes : « Que voulez-vous? j'étais si « bien ici, que je m'y suis ou- « bliée; car j'étais avec mes « sœurs, je causais avec elles, « et nous nous entendions. » Et le lendemain elle volait de nouveau à son jardin, à ses occupations champêtres, préférant les cyprès, les immortelles, les saules pleureurs, les roses blanches,

les bluets et les marguerites à toutes les autres fleurs, car celles-là du moins lui rappelaient des noms pleins de tendres souvenirs, des symboles mystérieux qui remplissaient sans cesse son âme d'une douce mélancolie. « Au moins, redisait souvent la « petite jardinière, ils revivent « tous dans mes fleurs. » Aussi avec quelle ardeur, dès la première aube du jour jusqu'au soir, elle cultivait soigneusement, arrosait, taillait, greffait tous ces arbres, objets de ses pieuses affections, sa seule et dernière famille. Puis, chaque jour, à l'heure de midi, elle courait, bravant l'ardeur du soleil, dé-

poser de nouvelles couronnes sur des tombes bien chères à sa douleur, et qu'elle embellissait aussi sans cesse par de nouveaux tributs de sa piété filiale et fraternelle! Là encore, dans cet asile de tristesse et de paix, fleurissaient sous sa main des plantes préférées, des arbustes qu'aimait sa douleur, et la pauvre orpheline avait pour ces fleurs, pour ces arbres, pour ce gazon si humide et si frais les mêmes soins que pour son jardin: « car, disait-elle « souvent, comme inspirée par « un triste pressentiment, il faut « bien que j'aie pour la demeure « de mes meilleurs amis un peu « d'affection, surtout quand je

« pense et espère les y rejoindre « bien vite.» Et tous les jours revoyaient la jeune *Florine*, semblable à l'ange des tombeaux, venir s'agenouiller tour à tour devant chacune des pierres tumulaires sur lesquelles elle gravait elle-même des mots bien doux! Aussi cet espace de terre qui avait appartenu à la famille de *Florine*, dont elle était, hélas! le dernier rejeton, cet espace était si ombragé, si émaillé de mille fleurs répandant au loin leurs suaves parfums; il régnait sous les cyprès, sous les saules pleureurs qui le protégeaient une fraîcheur si salutaire, que tout y invitait à la mélancolie et à la

méditation. Les dernières paroles de *Florine* avaient été, hélas! un funeste présage qui ne se réalisa que trop promptement. Un jour, couverte de sueur, après avoir travaillé toute la matinée à son jardin, la jeune fille court comme de coutume au cimetière, ne voulant pas manquer une seule fois de rendre sa visite journalière à ses sœurs chéries, à son père et à sa bonne mère, qui y dormaient dans le sein de la mort. Elle précipite sa marche, arrive haletante dans l'asile du repos, et dépose sur chaque tombe des guirlandes de fleurs, des couronnes de roses et d'immortelles; puis elle se met à ge-

noux sur chaque marbre, dont le froid glace ses membres et pénètre tout son être; et, loin de fuir, la jeune infortunée reste dans ce triste séjour qui a tant de charmes pour elle et qu'elle voudrait ne jamais quitter. Elle s'y oublie plus long-temps que de coutume, et, aussi imprudente que pieuse, elle s'y endort. Hélas! quand elle se réveilla, le froid de la mort avait paralysé tous ses membres! Elle voulut en vain faire quelques pas, les forces lui manquaient. Alors *Florine* sentit que sa dernière heure était venue. Sans crainte, sans effroi, elle se prépara avec résignation, avec calme, même

avec plaisir, à aller rejoindre sa famille. Elle se mit de nouveau à prier, causant encore avec ses sœurs chéries, les appelant et leur répondant tour à tour, effeuillant sur chaque tombe les fleurs les plus belles; elle passa ainsi la nuit entière, ne sentant plus son mal, à mesure qu'il augmentait. Par intervalles, rappelant les dernières lueurs de sa raison, elle se surprenait à délirer, mais c'était le délire d'un ange. Avec le jour, la fraîcheur devenant plus intense (c'était dans l'automne et aux premiers rayons du soleil), à l'heure où les fleurs s'épanouissent, *Florine*, affaiblie par la douleur, expira

au milieu de ces fleurs, ses compagnes chéries, qu'elle avait si bien cultivées, et qui devaient, hélas! lui survivre. Les domestiques de la maison, qui étaient très-attachés à *Florine*, à cause de ses douces vertus, la cherchèrent en vain pendant toute la nuit et toute la matinée qui la suivit; en vain ils parcoururent tous les lieux qu'elle avait l'habitude de visiter, ils ne la trouvèrent point; enfin, sous une espèce de bosquet touffu, ils l'aperçurent près d'un saule pleureur, immobile sur une des tombes! et comme ils la crurent endormie, ils approchèrent d'abord avec précaution, parlant

Hélas ! elle dormait du sommeil qui n'a point de reveil.

P. 59

tout bas : les bonnes gens craignaient de l'éveiller. Hélas ! elle dormait du sommeil qui n'a point de réveil. Les larmes, les cris du désespoir et de la douleur, firent place au silence et à l'inquiétude. Il ne fut bruit dans tout le pays que de la mort extraordinaire et de la vie si surprenante de la jeune et infortunée *Florine*. Toutes les jeunes filles des environs assistèrent, vêtues de blanc, à ses funérailles, qui furent solennelles et attendrissantes. Les pauvres, dont la petite orpheline avait été la bienfaitrice, s'y trouvèrent en grand nombre, et l'éloge d'une vie toute remplie d'actes de résigna-

tion, de piété, de saintes vertus, parmi lesquelles dominait le respect dû aux morts, l'éloge de *Florine* volait de bouche en bouche, et chacun disait, en achevant de parler d'elle : « *Pauvre « ange, elle est montée au ciel « pour y porter ses fleurs et sa « tendresse!* » Sur la pierre de son mausolée, aussi simple que celui de ses sœurs, on plaça une statue en marbre blanc, dont la pose et le costume, dont les traits même, la rappellent encore à tous ceux qui l'ont connue. Cette statue représente une jeune fille à demi penchée sur une pierre de marbre, tenant d'une main un crayon, de l'autre une couronne

de fleurs; sous sa main droite, on lit ces mots, gravés en lettres d'or : « *Je pense à vous, pensez à* « *moi!* » Et chacun croirait voir, dans cette jeune fille agenouillée sur une tombe, un bon génie ou un ange gardien, si plus bas, sur le socle de la statue, on ne pouvait lire, en petits caractères incrustés dans le marbre, ces mots, qui apprennent toute l'histoire de *Florine* : « Ci-gît *Florine*, « morte à quatorze ans au milieu « de ses fleurs; jeune victime « d'une douleur surhumaine, « modèle de vertus et de piété « filiale. » Et plus bas, on peut lire aussi ces vers bien connus, mais qui appartiennent

surtout à la jeune fleuriste :

Elle était de ce monde où les plus belles choses
Ont un pire destin,
Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Aujourd'hui encore on montre aux voyageurs la tombe et le jardin de *Florine*. Les jeunes filles du village qu'elle habitait ont pris ces *deux jardins* de notre héroïne sous leur protection, et dans chacun de ces lieux, qui furent consacrés à la tristesse et à la plus touchante mélancolie, les fleurs de toute espèce abondent; mais toujours, comme du temps de *Florine la petite jardinière*, les roses, les marguerites, les cyprès, les immortelles et les

fleurs symboliques y sont préférées. Quant à vous, mes jeunes amies, si jamais vous rencontrez une rose blanche et noire, pensez à *Florine la petite fleuriste;* c'était sa fleur de prédilection. Songez surtout que si rien n'est aussi triste que le souvenir de ceux qui ne sont plus, rien n'est aussi sacré que le respect dû à leur mémoire.

LES BELLES VACANCES,

OU

LES PLAISIRS UTILES.

Rien de plus doux que les premières émotions de notre enfance, rien de plus pur que les premiers plaisirs de cet âge heureux dont le souvenir nous accompagne dans la vie et nous apparaît parfois au milieu des peines et des chagrins de ce long voyage,

comme un songe riant qui calme et rafraîchit l'imagination.

On aime toujours à se rappeler son enfance, et si, comme on le dit, cette première époque de notre existence est la plus fortunée de toutes, il faut convenir au moins que rarement elle s'efface de notre mémoire, qui ne se montre pas plus ingrate envers elle que notre cœur.

Sur les rives fleuries de la Seine, à quelques lieues de la grande ville de Rouen, vivaient, il y a quelques années, deux familles liées depuis long-temps de la plus étroite amitié, et qui passaient une partie de l'été et de l'automne dans deux superbes maisons de

campagne très-rapprochées l'une de l'autre. La petite distance qui séparait les deux familles était plusieurs fois par jour parcourue. De part et d'autre, on se voyait comme de bons parens, comme de vrais amis, et la liaison des pères avait, ainsi qu'il arrive toujours, fait naître et alimenté celle de leurs enfans. Madame *Réneville*, épouse d'un riche capitaliste et banquier de Rouen, habitait une de ces charmantes retraites dont nous venons de parler. Madame *Mervieux* passait les plus beaux mois de l'année avec sa fille *Eugénie* dans un vieux château que son mari, M. Mervieux, avocat distingué du

barreau de Rouen, avait acheté depuis peu de temps, afin de se rapprocher de la famille Réneville. Tous les soirs, l'avocat et le banquier, regagnant ensemble leurs agréables habitations, causaient, chemin faisant, de leurs projets, et trouvaient, au bout d'une longue avenue, leurs femmes qui, accompagnées de leurs enfants pendant le temps des vacances, venaient à la rencontre des deux voyageurs. La famille de M. Réneville se composait de trois garçons qui, tous les trois, étaient au collége de Rouen; ils se nommaient *Antonin*, *Auguste* et *Louis*. L'aîné avait douze ans, le second dix, et le troisième

huit. La famille de M. *Mervieux*, moins nombreuse, se composait d'un garçon et d'une fille, *Eugénie* et *Gustave*. Ce dernier était à peu près de l'âge d'*Antonin*, qui, ainsi que ses frères, se trouvait avec lui au collége de *Rouen*.

Le jeudi, pendant la belle saison, on conduisait quelquefois nos écoliers à la campagne; mais assez rarement, à cause de la distance éloignée et de la nécessité dans laquelle ils étaient de rentrer le soir au collége. En revanche, une fois l'époque des vacances venue, on disait adieu à la ville pour deux grands mois, et on mettait bien à profit les jours trop courts que l'on passait

à la campagne avec ses parens et ses amis.

C'était la seconde année que l'automne si désirée réunissait les deux familles, et deux jours s'étaient à peine écoulés depuis la sortie de nos jeunes élèves du collége. *Gustave Mervieux* en était sorti chargé de couronnes et de prix, et, malgré son jeune âge, il avait l'espoir d'entrer en quatrième à sa rentrée au collége. Il était bien plus avancé que ses trois camarades ; mais, il faut l'avouer, une intelligence extraordinaire, tous les dons de l'esprit joints à une application et à une aptitude rares à son âge, lui donnaient en partie cette supériorité

sur eux. *Antonin*, *Auguste* et *Louis* avaient bien, eux, obtenu quelques petits succès, mais dans des classes moins élevées, et ces succès, d'ailleurs, ne pouvaient pas être comparés à ceux de leur ami *Gustave*. « *Qu'allons-nous* « *faire cette année, à quoi em-* « *ploierons-nous notre temps?* » se dirent un matin les quatre amis réunis dans le parc de M. *Mervieux*. « Il faut bien nous amuser, » s'écrièrent les plus jeunes : « Il « faut que nous ne perdions pas « une minute de ces vacances « qui se font tant attendre, pour- « suivit un autre. — Mais il faut « avant tout, mes amis, dit en « les interrompant *Gustave*, il

« faut tirer quelque profit de nos « plaisirs ; il faut qu'ils nous « soient agréables et utiles. — « *Que ferons-nous donc ?* s'écrièrent encore *Antonin* et *Louis ;* « *il faut que nous prenions un* « *parti.* » La discussion allait s'échauffer, quand *Gustave*, prenant de nouveau la parole, leur dit : « Mes amis, retrouvons-nous « tous demain ici ; que chacun de « nous mûrisse bien d'ici là ses « projets pour ce qui concerne « nos amusemens ; qu'il les confie même au papier, s'il craint « de les oublier, et demain, au « même lieu, à la même heure, « nous discuterons ensemble avec « calme les divers plans d'amu-

« sement que chacun de nous « soumettra à la censure géné- « rale.—*Bien dit, bien dit!* » s'écrièrent tous les petits écoliers; et ils se séparèrent en répétant : « *A demain! à demain!..* »

Le lendemain matin, le château de M. *Mervieux* reçut tous nos jeunes amis, auxquels *Eugénie* s'était même réunie; et le parc ayant paru un endroit plus convenable que tout autre pour délibérer, l'assemblée enfantine s'y installa.

Par égard pour son sexe, et pour cette politesse qu'ils savaient déjà qu'on doit avoir pour les dames, les quatre jeunes garçons donnèrent la parole à *Eugénie*.

J'oubliais de vous dire qu'ils avaient nommé, à l'unanimité, *Gustave* leur président, et que ce dernier, muni d'un encrier et d'un cahier de papier, prenait des notes sur tout ce qui était agité dans le sein du petit cercle d'amis; mais cette scène intéressante se passa avec un calme et un ordre qu'on ne voit pas toujours régner dans les assemblées délibérantes.

Eugénie, avons-nous dit, obtint la parole, et, quoique peu accoutumée à parler devant un auditoire aussi nombreux, elle s'en tira assez bien, malgré un peu de trouble et d'hésitation. Les propositions d'*Eugénie* pou-

vaient se résumer ainsi : elle désirait que, parmi les divers objets que ses jeunes amis et elle avaient reçus pour étrennes dans leur première enfance, un choix fût fait pour en former *une loterie* à laquelle les petits villageois seraient invités; elle voulait aussi que cette loterie fût tirée en leur faveur : « La joie, la « surprise de ces enfans, ajouta « *Eugénie*, nous amuseront beau- « coup, et pour moi je suis prête « à faire avec plaisir le sacrifice « de mes jouets et de mes plus « belles poupées pour eux ! — « *Bravo ! bravo !* » s'écrièrent les petits garçons. Et Gustave, élevant la voix, leur dit, du ton doc-

toral d'un président d'académie : « N'avez-vous rien à objecter, « messieurs ? » Et ceux-ci s'étant écriés de nouveau, « Non ! non ! » il poursuivit, en écrivant sur son carnet, « *La proposition d'Eu-* « *génie est adoptée à l'unani-* « *mité.* » *Auguste*, prenant la parole, dit : « A mon tour, mes « amis ! j'approuve entièrement « la proposition d'*Eugénie ;* mais « je suis d'avis que nous ne né- « gligions aucun des exercices « qui peuvent être salutaires au « corps, et surtout aucun des « jeux d'adresse. Si donc vous « m'en croyez, nous établirons « *un tir à l'arc*, et chacun de « nous, à son tour, exercera son

« habileté, son coup d'œil et son
« adresse; nous jouerons ce que
« notre père et M. *Mervieux*,
« quand ils jouent au billard,
« appellent *une poule;* chacun de
« nous mettra un sou à la masse,
« et, à la fin de la partie, cette
« petite somme devra être portée
« par le gagnant à quelque pau-
« vre du village; quant à moi,
« je vous le jure, je voudrais
« être toujours le gagnant, et il
« ne dépendra pas de moi, si vous
« adoptez mon projet, que cela
« ne soit. A ce jeu-là, et toujours
« pour atteindre le même but,
« nous pourrons joindre celui
« du *tonneau*, dont il faut savoir
« attraper les nombreuses cases

« avec de larges jetons en cui-
« vre, ce qui n'est pas sans diffi-
« culté; puis les jeux de paume,
« de boule, de quilles, de bil-
« lard, et une foule d'autres dont
« je ne me rappelle pas les noms.
« Que dites-vous de mon pro-
« jet? » ajouta en finissant *Auguste*. — « Qu'il est très-bon
« aussi! » s'écrièrent les petits amis consultés. Et le projet d'*Auguste* fut également adopté *à l'unanimité*. *Antonin* prit la parole à son tour; mais il fallut le prier long-temps avant qu'il s'y décidât. Après une longue hésitation, il s'exprima enfin en ces termes : « Pour moi, messieurs,
« je suis d'avis que nous nous

« amusions, et peu m'importe
« de quelle manière, pourvu que
« nous atteignions réellement
« notre but, qui, pendant les
« vacances, est le plaisir seul.
— « *A la question, à la question,*
« dit *Gustave*, interrompant *An-*
« *tonin;* nous sommes tous d'ac-
« cord de chercher de l'amuse-
« ment; mais si nous pouvons le
« trouver et le rendre utile, nous
« aurons atteint un double but :
« celui de nous récréer sagement
« et d'une manière profitable
« pour nous ou pour les autres;
« nous sommes d'ailleurs réunis
« pour cela. Ainsi donc, *Anto-*
« *nin*, bon ou mauvais, il faut
« que tu nous donnes aussi ton

« avis. — Eh bien ! puisque vous « le voulez, dit d'un air insou- « ciant *Antonin*, voilà aussi mon « opinion ; mais, je l'avoue, je « ne la crois pas très-bonne. « Jouons la comédie, tous les « jeudis, dans la serre du châ- « teau ; rassemblons-nous : le « jardinier nous aidera à con- « struire un petit théâtre qui se « composera de quelques plan- « ches et de deux paravents ; les « costumes dont maman et ses « amies se servent pour jouer des « charades seront à notre disposi- « tion, et notre répertoire sera « le théâtre de Berquin ; d'ail- « leurs *Gustave*, qui est le savant « de la compagnie, nous fera bien

« un proverbe ou deux ; nous in-
« viterons, poursuivit-il, les en-
« fans du village à chacune de nos
« représentations ; nos parens y
« assisteront, et ils trouveront
« du plaisir à être témoins d'un
« amusement qui, tout en exer-
« çant notre mémoire, pourra
« former notre cœur et celui de
« nos jeunes spectateurs, qui se-
« ront enchantés d'une si bonne
« fortune. Eh bien ! qu'en dites-
« vous ? — *Vivat, vivat,* » répon-
dit la jeune assemblée. « Il faisait
« le modeste, et son projet vaut
« bien les nôtres, » ajouta *Eu-
génie*. Et chacun s'empressa à
l'envi de féliciter *Antonin* de
son heureuse idée, tout en se

réjouissant d'avance de choisir et d'étudier son rôle.

« Mon projet à moi, dit *Louis*, « car j'ai aussi le mien, se borne « à un projet assez simple. *Il* « *faut faire les jardiniers.* Nos « parens nous cèderont sans nul « doute quelque coin de terre, « nous y sèmerons des fleurs, « de l'herbage, que nous ferons « vendre à la ville; avec le pro- « duit de ces ventes, nous paie- « rons quelques petits villageois « pour nous aider, et les arra- « cherons ainsi à l'oisiveté qui « finirait par leur être nuisible; « tandis que, en partageant notre « plaisir (car je pense que cela « en sera un pour nous), ils ga-

« gneront un modique salaire « qui leur donnera de bonne « heure le goût du travail. Voilà « mon projet, il est simple, « comme vous voyez. — *Adopté*, « *adopté !* » s'écrie tout l'auditoire, et *Louis* est nommé *jardinier en chef*. Un instant de silence succéda aux bruyantes acclamations, et chacun des jeunes écoliers, les yeux fixés sur *Gustave*, semblait attendre avec anxiété que ce dernier prît la parole, ce qu'il fit de la manière suivante : « Vous ne m'avez pas « laissé de nombreux divertissemens utiles et amusans à « choisir, et si je n'étais pas « heureux de partager toutes

« ces opinions, je serais pres-
« que jaloux d'avoir à émettre
« la mienne après vous. Puissent
« enfin les propositions que j'ai
« à vous faire être aussi de
« votre goût; mais je vous de-
« mande surtout de me donner
« franchement votre avis. Si
« vous m'en croyez, continua-
« t-il, nous ferons quelques cour-
« ses dans les alentours et nous
« donnerons à nos petites incur-
« sions un but d'utilité. Un jour
« nous *herboriserons*, nous cueil-
« lerons des fleurs et des plantes
« rares, dont nous formerons
« un magnifique *herbier;* pour
« cela nous aurons le soin de
« consulter les meilleurs auteurs

« qui ont écrit sur l'agriculture
« et sur la botanique, qui est la
« science des fleurs, et cet amu-
« sement deviendra pour nous
« une instruction agréable. Un
« autre jour, nous ferons la
« chasse aux papillons, aux in-
« sectes, et formerons de nos
« divers butins des collections
« qui, placées dans des cadres et
« sous verre, orneront une cham-
« bre que nos parens nous cède-
« ront pour cet amusement et que
« nous appellerons pompeuse-
« ment notre *Muséum d'Histoire*
« *naturelle*... Nous pourrons
« aussi faire une petite collec-
« tion des minéraux du pays, et,
« aidés des avis de mon père,

« nous les classerons avec ordre.
« Enfin je me charge moi-même
« d'empailler quelques oiseaux
« qui achèveront d'embellir
« notre petit musée. Voilà mon
« premier projet, car j'en ai
« deux. Mon second, que je crois
« surtout utile, exigerait de votre
« part une complaisance toute
« particulière. Pendant une
« heure, les jeudi et lundi de
« chaque semaine, je voudrais
« que nous nous réunissions dans
« un des pavillons du parc, pour
« apprendre à lire à quelques
« pauvres enfans du village aux-
« quels nous ferions donner avis
« de ce projet. Nous avons assez
« de livres pour cela : Eugénie

« se chargera des petites filles,
« et nous des garçons; moi, je
« leur apprendrai même à écrire.
« Si nous mettons un tel projet
« à exécution, jugez combien
« nous serons heureux d'avoir
« contribué pour quelque chose
« au bonheur de ces pauvres pe-
« tits; ils nous chériront tant,
« leurs parens seront si recon-
« naissans de ce que nous aurons
« fait pour eux, qu'il est impos-
« sible que nous ne trouvions
« pas du plaisir à mettre à exé-
« cution ce nouveau plan. Qu'en
« pensez-vous, mes chers amis?
« — *Qu'il est le meilleur de tous*,
« répondirent les écoliers. *De-*
« *main nous donnerons nos pre-*

« *mières leçons*, et tu seras le « proviseur de ce nouveau col- « lége, » ajouta en riant Louis.— « Je le veux bien, répondit Gus- « tave, et comptez sur mon zèle! « — *Vive notre président!* » s'é- crièrent encore les écoliers, et la joyeuse assemblée se sépara.

Tous les projets d'amusemens de nos petits amis furent mis à exécution, et ils employèrent si bien leur temps, ils se divertirent tant, que cette fois, plus encore que de coutume (l'époque de la rentrée au collége étant venue), ils disaient tous d'un air triste : « Quoi! nos vacances déjà finies! « quel dommage qu'elles soient « si courtes! » Ils s'étaient amu-

sés sagement; tous leurs plaisirs avaient eu un but de bienfaisance ou d'utilité, ils ne pouvaient donc leur laisser que de rians souvenirs.

L'ÉCOLIER ET L'AVOCAT,

ou

LA FILLE DU PAUVRE.

M. de *Berval*, ancien colonel de cavalerie, considéré de tous ses concitoyens de Paris, n'avait qu'un fils âgé de douze ans qu'il élevait près de lui, lorsque dans un hiver rigoureux, il y a six ou sept ans, les blessures nombreuses dont il avait été couvert dans

vingt combats s'étant tout-à-coup rouvertes, il mourut subitement. Il laissait pour toute famille *Édouard*, son unique enfant, et *Adolphe*, jeune orphelin dont le père était mort au champ d'honneur, sous les yeux du colonel et en lui sauvant la vie. Aussi M. de *Berval*, reconnaissant, comme il devait l'être, d'un semblable dévouement, s'était chargé de l'éducation du jeune *Adolphe*, et l'avait élevé avec autant de soin que s'il eût été son propre fils. Sentant sa fin approcher, l'ancien officier fit appeler un de ses compagnons d'armes, en retraite comme lui, et lui recommanda *ses deux enfans* (comme il les

appelait); il dit en pleurant : « Mon vieux camarade, je te « nomme le tuteur d'*Édouard*, et « l'administrateur de tout le bien « que je lui laisse, et que tu devras « lui remettre dès qu'il aura at- « teint sa majorité; quant à « *Adolphe*, je te le recommande « comme mon second fils : tu « soigneras ses études, tu veille- « ras sur son éducation comme « sur celle d'*Édouard*, à qui je « légue la reconnaissance que je « dois au fils de celui qui me sau- « va la vie. » Telles furent les dernières paroles du vieux soldat; il les prononça avec fermeté; puis, ayant adressé d'éternels adieux à ce petit nombre d'amis, il les

quitta avec calme et résignation, leur redisant d'une voix entrecoupée : « Adieu, mes amis, nous « nous reverrons un jour; nous « ferons ensemble une halte là « haut. » Et ses yeux qu'il levait au ciel se fermèrent pour toujours.

A cet âge heureux où les mois s'écoulent comme des jours, et les ans comme des mois, où l'on vole avec une ardeur presque égale des jeux au travail et du travail aux jeux, les deux jeunes amis, *Édouard* et *Adolphe*, qu'une douleur commune semblait avoir plus étroitement unis, cessèrent pourtant bientôt de vivre dans un parfait accord. La sombre jalousie qui se glisse par-

tout, même dans les cœurs d'écoliers, ne tarda pas à diviser nos deux amis. La cause première de cette mésintelligence qui devait avoir tant et de si funestes conséquences, fut alors attribuée tout entière aux mouvemens d'orgueil, de basse jalousie et d'envie d'*Édouard;* fatal orgueil, déplorable jalousie dont le pauvre *Adolphe*, son frère adoptif, était l'objet et devait être la victime! Disons d'abord quels étaient les motifs de cette jalousie si aveugle du jeune *Édouard*, et apprenons au lecteur que ce dernier, inférieur à son frère sous le rapport des facultés de l'esprit, était aussi beaucoup moins studieux

que lui. Il se vit donc bientôt surpassé par lui dans leurs différens travaux : aussi, sentant sa paresse augmenter à mesure que son amitié diminuait (tant un mauvais sentiment est vite suivi d'un plus mauvais encore!), le petit *Édouard* devint si indifférent et si jaloux d'*Adolphe*, qu'il lui reprocha bientôt à tout instant et les bienfaits de son père, et les charges que la continuation de ces bienfaits lui imposait pour l'avenir. Les reproches et la jalousie d'*Édouard* déchiraient cruellement le cœur d'*Adolphe*, qui, tout en concentrant son chagrin, s'efforça vainement de ramener à lui, par de bons procédés, par

les démonstrations les plus affectueuses, un cœur qui s'en éloignait. Ce fut en vain! la jalousie faisait des progrès rapides! *Édouard*, aveuglé de plus en plus, sentit s'éteindre la dernière étincelle de son amitié pour *Adolphe*, et, oubliant, dans son égarement, jusqu'à la recommandation de son père au lit de mort (deux ans à peine s'étaient écoulés depuis cette séparation fatale), *Édouard*, disons-nous, oubliant tout, même la voix de la pitié, en vint jusqu'à employer les mauvais traitemens, les procédés les plus noirs, envers son excellent et malheureux camarade. Ne pouvant plus supporter les humilia-

tions continuelles auxquelles il était en butte, ni taire plus longtemps l'amertume de sa douleur, le jeune *Adolphe* se décida à prévenir, non sans verser un torrent de larmes, le tuteur de son ami de leur funeste désunion. Il lui dit que les mauvais traitemens de ce dernier le forçaient de renoncer à habiter plus longtemps le même toit que lui, que son amour-propre et son honneur même avaient été trop durement froissés pour qu'il hésitât un seul instant à prendre un parti aussi extrême et si douloureux pour lui. Les conseils, les réprimandes de l'honnête tuteur des deux amis, qui espérait les réconcilier, ayant

été inutiles, la funeste séparation d'*Edouard* et d'*Adolphe* eut lieu à Paris, trois ans et quelques mois après la mort du brave colonel. De cette ville, *Adolphe*, alors âgé de treize ans, partit pour Turin, riche d'une instruction rare dans un âge aussi tendre, ayant pour toute fortune quelque argent qu'il avait réussi à mettre de côté en s'imposant mainte et mainte privation, et de plus une somme très-modique que lui avait léguée le père de son ingrat ami. Avant de partir, il eut encore la douleur d'essuyer la froideur avec laquelle *Edouard* accueillit ses derniers et si touchans adieux. Le cœur oppressé, il regretta tout

bas de ne pouvoir se dépouiller de l'attachement qu'il portait au fils de son père adoptif. Quelques parens éloignés, et qui vivaient à Turin dans une situation voisine de l'indigence, accueillirent avec empressement le jeune et intéressant fugitif, qui sut s'attirer, par ses qualités et sa douceur, par ses connaissances si rares pour son âge, l'affection de tous ceux qui le virent. Ces derniers s'efforcèrent, par leurs soins pleins de délicatesse et de bonté, de le dédommager de l'ingratitude dont il était victime.

Nous abandonnerons à regret, au sein de son obscurité, continuant ses études dont il faisait

son unique plaisir et sa seule espérance, le jeune et intéressant *Adolphe*, modèle de simplicité, de reconnaissance et d'amitié sincère; nous quitterons, du moins pour quelques instans, ce jeune martyr de la jalousie, la plus basse, la plus dégradante des passions; et nous reviendrons à *Edouard*, à ce type d'indifférence et d'égoïsme dont les mauvais penchans se développaient à mesure qu'il grandissait. Nous l'avons dit plus haut, une mauvaise action conduit presque toujours à une action plus criminelle encore, et il est bien difficile de s'arrêter dans une voie coupable; aussi serez-vous moins étonnés,

mes jeunes amis, en apprenant qu'*Edouard* continua envers son tuteur les mauvais procédés, les méchantes actions dont son caractère apathique et insensible semblait lui faire une loi désormais, et dont le pauvre *Adolphe* déplorait en silence, et à près de deux cents lieues de là, les funestes conséquences.

Édouard n'avait pas atteint sa quinzième année qu'il se mit en état de rebellion complète contre son tuteur; marchant d'insubordinations en insubordinations, il eut de si mauvais procédés à son égard, le mécontenta de tant de manières, employant à la fois l'insulte et la

menace, que le pauvre tuteur se vit forcé de faire à son pupille des concessions que la violence seule lui avait arrachées et qui achevèrent de perdre le jeune adolescent. Dès ce moment, *Edouard* se livra à la vie la plus déréglée, la plus turbulente que puisse mener un écolier qui s'est soustrait à la surveillance et à la tutelle de ses supérieurs et de ses parens; il était entré, à force de protections, dans une école de droit, et, au lieu de suivre les cours qui sont destinés à former les jeunes magistrats, espoir de la justice et des lois, il fréquentait du matin au soir les cafés, les estaminets, les prome-

nades publiques et les jeunes gens de l'humeur la plus turbulente; il en vint enfin à un tel degré d'inconduite, plus tard même de déréglement, que son tuteur qu'il avait menacé en différentes fois, se vit forcé de l'abandonner à ses propres inspirations. Alors il n'y eut plus d'espérances à fonder sur l'avenir du jeune *Edouard;* se livrant à tous les vices, à tous les excès, il eut bientôt dissipé, dans de mauvaises compagnies et par des prodigalités continuelles, l'héritage de son père. A peine sorti de l'adolescence, il se permettait d'avoir des pages, de s'entourer d'artistes de bas étage, d'être le Mécène des

hommes de lettres et avocats connus par leurs mauvaises mœurs, visant lui-même au bel esprit; on le vit donner des repas somptueux à tout ce que Paris renfermait d'hommes mal famés; puis il était aussi actionnaire de plusieurs journaux, dans lesquels il faisait insérer des articles qu'il n'avait pas écrits; il avait une loge à tous les théâtres, publiait sous son nom des ouvrages qu'il avait fait composer et payés au poids de l'or, enfin rien ne saurait égaler le désordre et l'extravagance de sa conduite. Aussi personne ne fut-il étonné en apprenant que le jeune *Edouard* était ruiné : il

ne fut pas même plaint, tant son arrogance, son orgueil insolent, avaient choqué tous ceux qui le connaissaient, alors que dans le temps de sa prospérité, ses petites lunettes vertes sur les yeux (et cela par ton), on l'entendait dans maints salons médire de tout le monde, calomnier sans cesse, avec tout le sang-froid d'un esprit suffisant, tout l'aplomb d'un sot parvenu : sa catastrophe n'étonna personne, et elle ne fut pas même adoucie par la compassion de l'amitié. En vain il l'implora quand il se vit seul : tous les étourneaux qu'il avait tant de fois reçus, comblés de bienfaits, de caresses; tous

ces fats à la mode, dont les beaux habits faisaient l'unique mérite; toute la foule des connaissances qu'il avait faites à table ou au bal, toute cette nuée avait disparu au premier souffle de l'infortune : il ne restait plus que le malheureux, l'indifférent *Edouard*, qui se rappela peut-être alors, mais trop tard, son ingratitude envers le fils adoptif de son père ! ! ! Il se rappela avec amertume cette parole d'une vieille domestique, qui, avec toute la franchise de la vieillesse et témoin de ses mauvais procédés envers *Adolphe*, lui avait dit un jour : « Prenez-y garde, notre « jeune maître, prenez-y garde;

« ne maltraitez pas ainsi mon-
« sieur *Adolphe*... car, voyez-
« vous, l'ingratitude porte mal-
« heur ! » *Edouard* pleura amè-
rement en repassant dans sa mé-
moire sa conduite passée et ses
cruels traitemens envers son
ami, et il soupirait avec douleur
redisant en lui-même : « Elle
« avait bien raison, la vieille
« *Gertrude;* l'ingratitude porte
« malheur ! »

Quant à *Adolphe,* que nous
avons laissé à Turin, vivant dans
l'oubli et la simplicité les plus
complets, il poursuivait en si-
lence ses études, son unique ri-
chesse à lui, le seul trésor qu'il
eût l'espoir d'exploiter plus tard.

Il parvint, non sans de nombreuses protections, à obtenir les bons offices et l'amitié d'un notaire de cette ville; et ce dernier, cédant aux instances d'un de ses jeunes fils, à qui *Adolphe* avait plu, se décida à garder le jeune orphelin dans son étude. Il y avait peu de temps qu'*Adolphe* était chez le notaire lorsqu'une aventure bien singulière, dont il fut le principal héros, vint fixer sur lui l'attention de toute la ville de Turin et décider de son avenir. *Adolphe* demeurait, avec le seul parent qui lui restât, non loin de l'église de la *Consolata*, église en grande vénération chez le bon peuple pié-

montais; or, tout près de la maison de Dieu, se plaçait chaque jour, dès l'aube, un pauvre aveugle, qu'une jeune fille conduisait jusque sur la dalle humide d'où, du matin au soir, il implorait la pitié des passans. Le sort voulut que le pauvre aveugle se trouvât tout-à-coup sous le poids d'une accusation des plus graves, et les témoins comme les preuves, disait-on, ne manquaient pas. Les charges étaient si accablantes, que le pauvre vieillard allait être indubitablement condamné (car le crime dont on l'accusait était grand) sans l'appui que lui prêta le jeune *Adolphe*. Il faut bien l'avouer, tout concourait à éta-

blir la culpabilité du mendiant, qui, bien qu'innocent du crime affreux dont on l'accusait, était sur le point de succomber sous cette accusation. Voici quel était ce crime prétendu. L'église de la *Consolata* avait, disait-on, été volée, et les vases sacrés n'avaient pas même été épargnés. Or, un des voleurs, aussi habile qu'impudent, s'étant vu surpris en flagrant délit, et espérant éloigner les soupçons en commettant un crime de plus, avait, dans sa fuite, étourdi peut-être par les cris *au voleur! au voleur!* dont la menace retentissait à ses oreilles, jeté dans le chapeau du vieil aveugle quelques-uns des

objets volés, et s'était enfui précipitamment. Le pauvre aveugle était resté auprès de l'église, continuant à implorer la pitié des passans, qui s'arrêtaient étonnés en voyant au fond du feutre usé du vieillard des vases sacrés entourés de quelques modestes pièces de menue monnaie. Il fût resté probablement jusqu'à la nuit dans la même posture et dans la même ignorance de son crime involontaire, si quelques carabiniers venant à passer ne l'eussent arrêté, comme doublement coupable de vol et de sacrilége; et, malgré ses pleurs et ses prières, malgré ses protestations et les gémissemens de sa

jeune fille, qui était accourue, on avait traîné impitoyablement le pauvre aveugle en prison, les pieds et les mains liés. Là, couché sur la paille, il s'apitoyait plus sur le sort de sa fille que sur le sien (celle-ci avait voulu partager sa captivité). Le pauvre vieillard souffrait surtout pour son unique soutien, pour sa chère enfant, qui, pour lui, s'était condamnée, si jeune, à tant de privations, et il disait : « Je « suis moins à plaindre que ma « pauvre *Lauretta*, car ma prison, « à moi, n'était-elle pas partout? « et la nuit continuelle dont je « suis entouré n'était-elle pas « aussi une garantie de ma pro-

« bité, un témoignage énergique « de mon innocence? » Puis il ajoutait en pleurant : « Mais ma « pauvre *Lauretta*, ma pauvre « fille, si jeune, si délicate, la « priver de la lumière, de la vue « si bienfaisante du soleil, de la « liberté... lui ôter tous ces « biens, son unique richesse... « oh ! n'y a-t-il pas là de la bar- « barie?... » Et, couché sur la pierre dure, recouverte d'un peu de paille, le pauvre aveugle se désolait nuit et jour, appelant de ses vœux et de ses soupirs le jour de son jugement, lorsqu'un matin enfin, les portes de son cachot s'étant ouvertes, on lui annonça qu'il allait être jugé. Il

comparut avec calme et dignité devant ses juges, et il entendit un réquisitoire terrible fulminé contre lui; il entendit aussi de nombreuses dépositions et les témoignages accusateurs de la médisance et de la calomnie. Il baissait la tête comme accablé sous le poids des charges qui semblaient peser sur lui, lorsqu'il entendit aussi qu'on lui demandait s'il avait fait choix d'un défenseur. « Un défenseur? ré-« pondit naïvement l'aveugle, se « mettant la main sur le cœur, « je n'ai que celui-là: mon uni-« que défenseur, c'est ma con-« science. » Puis, cherchant autour de lui sa fille chérie, et ayant

enfin retrouvé sa main, il ajouta, après une pause : « Ma pauvre « *Lauretta !* voilà ma seule con- « solation ! » Et comme la cour se disposait à passer outre, un jeune homme, s'élançant au milieu du tribunal, réclama des juges avec émotion et avec instance la permission de prononcer quelques paroles en faveur du pauvre aveugle qui ne trouvait point de défenseur, pas même un de ces jeunes débutans qui se font toujours défenseurs d'office de mauvaises causes qu'ils rendent plus mauvaises encore : celle-là n'avait tenté personne ; on la regardait comme désespérée, comme perdue... La cour, après en avoir

délibéré, accéda à la demande du jeune homme, et lui permit de prendre la parole. Celui-ci parla avec tant d'éloquence et tant de feu, déploya, au grand étonnement de tout l'auditoire, un talent si prodigieux, quoique si précoce; il fit si bien passer dans la conscience de tous les juges qui composaient le tribunal la conviction intime dont il était pénétré, et qui communiquait tant de force à ses paroles, qu'il n'avait pas encore achevé son improvisation, que déjà tout l'auditoire regardait son client comme sauvé. En effet, il avait à peine cessé de parler, que des applaudissemens unanimes éclatèrent

dans toutes les parties de la salle, et que tous les regards, ainsi que tous les cœurs, se dirigèrent simultanément vers le jeune avocat improvisé qui venait de s'efforcer d'arracher une victime innocente aux rigueurs terribles de la loi; et quand le jeune *Adolphe*, se voyant entouré des marques les plus flatteuses d'estime et d'admiration, et presque honteux de son succès, voulut se dérober par la fuite à tous ces témoignages honorables, la foule qui affluait dans l'enceinte de *Thémis* s'opposa à sa retraite, et, le pressant de toutes parts, faillit l'étouffer par ses démonstrations de gratitude. Alors les bravos

retentirent avec une nouvelle force, et le président se vit forcé d'imposer silence aux spectateurs impatiens, qui ne s'y résignèrent qu'après avoir fait entendre un nouveau murmure approbateur qui parvint droit au cœur d'*Adolphe* et du pauvre aveugle, qui pleurait à chaudes larmes. Enfin la cour s'assembla pour délibérer. Comme il arrive toujours, elle se fit long-temps attendre; enfin, étant revenue prendre place gravement dans le tribunal, le jugement du vieil aveugle fut prononcé au milieu d'un silence religieux, et celui que le glaive de la loi menaçait de frapper un instant auparavant

fut déclaré absous. « Absous ! » répéta du fond de la salle une voix (c'était celle d'*Adolphe*). Et déjà, ayant fendu, non sans peine, la foule pétrifiée de surprise et d'admiration, le jeune clerc était dans les bras du vieillard, qui, sanglotant, oppressé par son émotion, ne pouvait répéter que ces mots : « Mon jeune « sauveur !... que le ciel... recon- « naissant... mon Dieu !... » Et il resta muet dans les bras d'*Adolphe* qui pleurait aussi. Quand les assistans eurent évacué la salle, on porta en triomphe le jeune défenseur du pauvre, et on fit une quête pour son malheureux client.

Un si beau succès ayant attiré sur *Adolphe* les yeux de tout le barreau piémontais, il ne tarda pas à se voir recherché par les jeunes hommes les plus distingués, et un an s'était à peine écoulé qu'il était déjà placé dans la meilleure étude de Turin, avec des honoraires très-avantageux.

Malgré ses occupations, il continua, sous les auspices d'hommes instruits et puissans, à étudier la jurisprudence, et ne tarda pas à être reçu avocat par cette même cour qui avait applaudi si vivement à ses premiers triomphes. Il s'était déjà passé cinq ans depuis qu'il avait arraché à une mort presque certaine le

vieil aveugle, lorsqu'un soir, rentrant chez lui et passant près de cette même église de la *Consolata*, auprès de laquelle son client avait été jadis arrêté, il se vit accosté par un homme enveloppé d'un large manteau, qui, déguisant sa voix, lui dit : « Donne-moi le bras, jeune homme, « et guide-moi vers le lieu que « je t'indiquerai; il y va de ton « avenir, de ta fortune, entends-« tu? » Et il haussa sa voix en ajoutant : « Conduis-moi et ne « crains rien!... » Et l'homme au large manteau, contrefaisant son langage et enfonçant sa tête dans ses vêtemens, se fit conduire par *Adolphe*, à qui il nom-

Donne-moi ton bras, jeune homme et guide-moi.

P 120

mait chaque rue dans laquelle ils devaient passer. Après bien des détours, des marches et des contre-marches, ils arrivèrent dans la rue du *Canon d'or*, et là, *Adolphe*, qui commençait à trouver l'aventure un peu romanesque, se hasardant encore et se confiant à son étoile, se résigna à suivre dans une allée étroite son guide, qu'à sa démarche lente et embarrassée il reconnut bientôt pour un vieillard... A un coup de sifflet que fit entendre l'inconnu, l'allée étroite et obscure se trouva tout-à-coup éclairée par plusieurs flambeaux, et, une porte basse s'étant ouverte, une jeune fille introduisit *Adolphe* et son

compagnon mystérieux dans de riches appartemens... Le jeune avocat était à peine revenu de son étonnement, et contemplait encore avec une surprise mêlée de crainte le luxe et la magnificence de ce séjour enchanté, les tapisseries de soie, les tableaux de maîtres, les lambris dorés, lorsqu'il vit venir à lui, soutenu par une jeune fille plus belle et plus parée que la première, qui était sa sœur, un vieillard sexagénaire qu'il reconnut bien vite pour le *pauvre aveugle*, son client. Mais ce n'était plus le mendiant couvert de sales haillons, et que des vêtemens usés protégeaient à peine contre l'intempérie de l'air;

c'était au contraire un vieillard à la mise décente, au maintien grave et noble, et à qui son infirmité, ses cheveux blancs, l'air de bonté et de franchise qui brillaient sur ses traits, donnaient une dignité plus vénérable encore que son âge. Le vieillard, s'étant approché d'*Adolphe*, se jeta dans ses bras en disant : « Mon jeune ami, me reconnaissez-vous? reconnaissez-vous votre ancien client, celui que vous avez sauvé du déshonneur, et dont la reconnaissance saura égaler votre dévouement? Me reconnaissez-vous? » répétait l'aveugle en pleurant; et *Adolphe*, que son émotion rendait

muet, pleurait aussi, ne pouvant que presser aussi sur son cœur le vieil ami dont il ne pouvait comprendre le changement de destinée si étonnant. Allant au-devant de sa curiosité et de sa surprise, le vieillard apprit bientôt à *Adolphe* par quelle faveur inespérée du sort un héritage inattendu était venu le rendre possesseur d'une immense fortune; puis il ajouta : « Je vous offre, « de bon cœur la moitié de tout « mon avoir, et la main de ma « fille *Lauretta*, qui, pour être « toujours vertueuse et toujours « digne de vous, se rappellera « toute sa vie qu'elle est la fille « du pauvre! Dites, monsieur

« *Adolphe*, dites, acceptez-vous?.. « acceptez-vous? » répéta l'aveugle; et *Adolphe*, encore tout étourdi de cette proposition, ne pouvant croire à tout ce qu'il venait d'entendre ni à ce qu'il voyait, craignant d'ailleurs que tout ce qui causait son étonnement ne fût un songe ou une erreur de son imagination, *Adolphe* restait immobile, muet, les yeux fixés sur le vieillard et sur sa fille, modèle de candeur et de grâces, qui baissait les yeux en attendant sa réponse.

Après un moment de silence et d'une hésitation que sa surprise rendait naturels, *Adolphe*, s'élançant dans les bras que lui

tendait le vieil aveugle, s'écria : « Oui, homme de bien, j'accepte « tout ce que votre amitié recon- « naissante veut m'offrir : je vous « aimais déjà assez pour que vous « ne puissiez pas douter de l'atta- « chement plus vif encore que je « vous porterai désormais! » Et le jeune avocat et le vieillard restèrent long-temps muets dans les bras l'un de l'autre : les larmes qu'ils versèrent furent de douces larmes!

A quelques jours de cette soirée merveilleuse, plusieurs équipages étaient arrivés devant l'église de Notre-Dame de la *Consolata ;* là, au pied des autels, devant l'image de la madone protec-

trice, *Adolphe* et la fille du pauvre prenaient de saints engagemens, formaient des nœuds que le ciel bénissait et qu'ils devaient respecter toujours pour être heureux. La foule des curieux qui se pressait dans la nef de l'église croyait assister à la cérémonie nuptiale de quelque grand seigneur; et quand une vieille femme se permit de dire à sa voisine que le père de la jeune fiancée ressemblait fort au vieil aveugle, à l'ancien pauvre de la *Consolata*, malgré la sainteté du lieu un murmure ironique partit du milieu de l'assemblée et vint imposer silence à la vieille béate. Celle-ci n'en laissa pas

moins de grommeler encore tout bas entre ses dents : « *C'est « étonnant, on dirait le vieil « aveugle.* »

La cérémonie achevée, des chevaux de poste entraînèrent rapidement sur la route de Savoie cette famille heureuse que nous suivrons jusque sous le beau ciel de France, qu'elle ne tarda pas à saluer. Paris reçut l'heureux *Adolphe*, sa jeune épouse et le vieil aveugle, qui voulait, disait-il, mourir au milieu de ses enfans et les entendre à sa dernière heure auprès de lui. Il y avait plusieurs semaines que le bonheur de notre *héros* durait, lorsqu'un soir se

promenant aux Champs-Élysées avec sa jeune épouse, il aperçut à quelques pas de l'endroit dans lequel ils s'étaient arrêtés un jeune homme dont la maigreur, l'air de souffrance, les vêtemens en désordre, fixèrent ses regards. Il suivait des yeux le sombre promeneur, qu'à son air taciturne et morose, à ses yeux caves et rouges, il prenait pour un joueur malheureux, lorsqu'un cri poussé par le jeune homme le frappa d'étonnement et de crainte. «Dieu ! serait-il possible?» s'écria à son tour *Adolphe*, tandis que sa jeune épouse, le regard effrayé, cherchait à deviner sur ses traits la cause de son émotion. Déjà il

s'est élancé vers le personnage mystérieux qui, en le reconnaissant, est tombé en défaillance dans ses bras; et *Adolphe* répétait en vain avec douceur : « Mon « ami, reviens à toi, mon cher « *Édouard*, je serai ton soutien; « j'oublie le passé. » Puis il expliquait, à sa compagne inquiète ce mystère surprenant, et priait un des spectateurs de faire approcher une voiture qui fort heureusement ne se fit pas attendre. Bientôt le fiacre s'éloigna de la foule qui se livrait à mille conjectures plus extravagantes les unes que les autres, et conduisit les trois amis dans l'hôtel d'*Adolphe*. . . . . .

Quelques jours après on parla beaucoup dans le monde d'une charge de notaire qui venait d'être achetée dans les environs de Paris par un jeune étranger, pour un avocat que ses excès, sa mauvaise conduite et ses déréglemens avaient conduit à la dernière misère, après avoir été possesseur d'une fortune immense, après avoir passé pour un fashionable des plus aimables de Paris. Je n'ai pas besoin de vous nommer l'auteur d'un acte si généreux. En vain il voulut cacher sa bonne action ; on parvint à le découvrir, et son nom fut bientôt dans toutes les bouches. Quand on le complimentait sur cette preuve si

belle de sa grandeur d'âme, sur une marque si éclatante d'un beau, d'un généreux caractère, *Adolphe* répondait : « Que vou- « liez-vous que je fisse? il est le « fils de mon bienfaiteur; sa jeu- « nesse a été orageuse, il est vrai, « mais il a connu l'infortune de « bonne heure, et je compte dé- « sormais sur lui comme il pou- « vait compter sur moi. » L'*ex-avocat* fut digne de la confiance de son condisciple *Adolphe*, le modeste écolier de Turin; il rentra dans la voie de la vertu, renonça à toutes ses mauvaises habitudes, à toutes ses connaissances dangereuses, et fut plus tard cité comme un modèle de

probité, de reconnaissance et de bonne conduite. Plus tard aussi, ayant sous les auspices de son ami obtenu les faveurs de la fortune, il épousa, pour resserrer les liens de l'amitié déjà si bien établie, une sœur *de la fille du pauvre*, et devint le frère d'*Adolphe*, dont il eut à cœur d'imiter toute sa vie les vertus!!!

LE

CHAT ET LES RENARDS,

OU

MAUVAISE COMPAGNIE MÈNE
A MAUVAISE VIE.

LA PIE ET LES OISEAUX.

APOLOGUES.

Ernest et *Julien* étaient deux cousins à peu près du même âge: La plus grande intimité régnait entre ces deux amis, et comme

ils suivaient les mêmes classes; ils se réunissaient aussi (comme il arrive toujours) pour les mêmes jeux; mais au lieu d'être paisibles dans leurs amusemens, comme des enfans de douze ans doivent l'être; au lieu de se livrer à des délassemens utiles, ou tout au moins raisonnables, ils choisissaient de préférence les jeux les plus bruyans, et dans toutes leurs courses à la campagne s'accolaient, par goût et par sympathie, avec les petits garçons de l'humeur la plus turbulente et de la société la plus dangereuse. En vain on leur avait fait sur ce chapitre de longues réprimandes; en vain on leur avait mon-

tré tout ce qu'il y a de pernicieux dans la fréquentation de petits mauvais sujets, et combien le mal est contagieux; ils n'en persistaient pas moins dans leur penchant naturel, qui les portait à rechercher, comme nous l'avons dit, la société des enfans de leur âge les plus mal élevés, les plus querelleurs et les plus grossiers. Déjà ils se ressentaient eux-mêmes des mauvais exemples nombreux qu'ils avaient sous les yeux, et devenaient tapageurs, menteurs, insolens, entêtés, contractant tous les jours un défaut de plus, quand ils reçurent une leçon qui vint à propos les faire rentrer en eux-mêmes, et empê-

cher le mal d'empirer. Sans cette correction, si sagement et si adroitement donnée, le cœur et le caractère de *Julien* et d'*Ernest* étaient peut-être perdus à jamais : tant est vrai ce vieil adage, *Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.* Or, voici ce qui arriva. Un vieil oncle, qui gémissait tout bas du genre de société que recherchaient avec tant d'empressement ses deux neveux, leur envoya, à l'époque des vacances, qui les avaient réunis à la campagne, et par l'entremise d'un commissionnaire dont la discrétion lui était connue, deux tableaux fort bien dessinés, représentant le sujet de la fable

suivante, qui était elle-même écrite dans un autre cadre et en caractères des plus lisibles.

Cette fable, que je vous rapporte sans y rien changer, était précédée de cette épigraphe : *Mauvaise compagnie mène à mauvaise vie.* Les deux amis, après s'être regardés d'un air consterné, comprenant déjà la leçon qu'ils recevaient dans un tel présent, lurent, en tremblant de tous leurs membres, la fable du *Chat et des Renards*, que voici, et qui renferme une morale que vous vous rappellerez, j'espère, quelquefois.

« Un chat vivait heureux au sein de l'abondance, bien choyé,

bien nourri, faisant envie à tous les chats du pays, tant il était gras, tant il était beau et luisant. C'était le chat d'un des plus riches fermiers de la Normandie. Les souris ne lui manquaient pas; mais il était accoutumé à une nourriture si délicate, si recherchée, qu'il négligeait de les chasser, laissant à des chats d'un rang moins élevé que lui la peine et le profit d'une guerre qu'il dédaignait.

« Or il arriva que, dans une de ses excursions, notre chat fut accosté par un renard, le doyen de l'espèce, plus rusé encore que vieux. Ce dernier fit si bien, le combla de tant de caresses, le

flatta tellement, qu'en peu de temps il se forma entre les deux quadrupèdes une amitié qui devait être funeste au pauvre chat. En vain, à son retour au logis, ayant fait part de sa nouvelle liaison à un vieux chat de basse-cour, moraliste renommé et grand faiseur de sermons, en vain avait-il reçu des conseils et des réprimandes qui devaient l'éclairer sur sa faute et le faire renoncer à une amitié si dangereuse; il persista dans ses projets criminels, et le lendemain matin se rendit dans la forêt, où le renard et quelques-uns de ses amis l'attendaient.

« Quand il se trouva au milieu

de ces dangereux amis, notre chat eut bien vite compris combien sa situation était critique. Le premier service que les renards réclamèrent de son amitié lui fit comprendre qu'il avait commis une imprudence inexcusable en se livrant à eux, et qu'il n'avait plus la ressource de revenir sur ses pas. Le doyen des renards, au nom de l'assemblée, ou plutôt de ses amis, demanda d'abord, et avec une imperturbable hypocrisie, l'entrée dans la ferme pour lui et sa bande; et le pauvre chat, qui n'osait déjà plus rien refuser, promit tout ce qu'on voulut de lui. Le voilà donc, entraîné par de perfides

conseils, capable de la plus noire ingratitude, sur le point de conduire lui-même dans la ferme de ses bienfaiteurs ces brigands, la terreur des basses-cours. Oh! c'est qu'on va vite quand on est sur la pente du mal! dès que le premier pas est fait, il est difficile de s'arrêter à temps. Un complot infâme (une attaque nocturne dans la basse-cour de la ferme) ayant été bien et promptement ourdi entre les coupables amis, le chat, leur complice, se sépara d'eux en leur répétant le mot de passe.

« C'était par une belle nuit d'été; un clair de lune magnifique jetait çà et là dans toute la

campagne, sur les vallons, sur les collines, des jets immenses de lumière; dans cette nuit, il faisait presque jour.

« A l'heure convenue, tous les renards, ayant quitté leurs terriers, se mettent en marche, et se dirigent vers la grande ferme, où, blotti derrière une borne, le chat les attendait en silence près de la grille de fer de la basse-cour.

« Ils sont bientôt tous introduits, et, grâce aux perfides instructions de leur guide, les renards sont en peu d'instans au milieu des poules, des dindons et des canards qu'ils font passer du sommeil à la mort, égorgeant sans pitié

tout ce qui ne peut s'échapper, faisant un massacre affreux, une véritable boucherie de la gent volatile. Quand ils furent bien repus de leur horrible festin, les amis aux longues queues se séparèrent de leur compagnon de carnage : celui-ci, digne en tout de leur estime et de leur affection, couvert comme eux de sang, leur promit d'aller partager le lendemain, au fond des bois, les débris de leur horrible butin ! L'ingrat qui avait servi d'instrument au crime, qui avait dirigé le meurtre sur ceux qui avaient été jusque-là ses frères, violant à la fois les lois de la reconnaissance et de l'hospitalité, sans au-

cun remords sans honte, tant il était déjà pervers, attendit le jour avec impatience pour se réunir au fond des bois à ses amis les renards.

«L'aube avait à peine paru, que notre chat détale au plus vite, alléché par le repas nocturne qu'il a fait la veille, et dont les reliefs doivent lui être offerts par ses amphytrions.

« Il part, arrive au milieu des renards, qui l'accueillent comme l'un des leurs, le fêtent, le caressent, et le pressent déjà de les guider encore la nuit prochaine pour renouveler avec lui le massacre de la veille, lui promettant de l'en récompenser large-

ment et de le traiter toujours comme un frère. Pendant que nos brigands conspirent autour des débris de dindons, de poules, d'oies, etc., et se repaissent de sang et de chair fraîche, le fermier, instruit de la destruction d'une partie de sa basse-cour, préparait une battue générale, pour purger au plus vite la forêt d'habitans si nuisibles, et délivrer sa ferme de voisins aussi dangereux que des renards. Tous les amis du fermier avec leurs chiens et leurs fusils accoururent, et la forêt au bout de quelques heures, traversée de toutes parts par les chasseurs, retentit des aboiemens de la meute qui a

bientôt découvert la piste des conjurés. Un vieux renard, ayant entendu le premier la voix des bassets qui approchaient, donna aux conspirateurs le signal de la fuite; chacun de son côté décampe au plus vite, et, dans ce *sauve qui peut*, chacun, comme il arrive toujours, ne songe qu'à soi; la meute ardente approche, les coups de fusil se font entendre de tous côtés; et les cris des chasseurs, les aboiemens des chiens ne font qu'augmenter le désordre et l'effroi de la bande criminelle!

« Le pauvre chat, se voyant seul, abandonné, hésita quelques instans; puis, se décidant

tout-à-coup, il allait rejoindre la ferme lorsque, traversant un buisson épais, il reçut un coup de feu qui l'étendit presque sans vie. Le chasseur qui l'avait pris pour un renard ne revenait pas de sa surprise en contemplant à ses pieds, tout couvert de sang, le pauvre chat qui se débattait avec la mort, quand le fermier lui-même qui venait d'approcher s'écria : « Mon pauvre chat ! « Vous avez tué mon chat ! » Et il se perdait en conjectures sur les causes d'un si funeste événement, lorsqu'un vieux grognard de chien, qui, de sa loge où il était attaché, avait vu la nuit précédente le mal-

heureux chat introduire les renards dans la ferme, sauta sur lui et l'étrangla. Près d'expirer, entouré des corps de ses complices (car presque tous les renards avaient été tués), souffrant de la douleur de son maître qui ignorait sa noire ingratitude, le traître au poil tigré se répétait tout bas : « Le vieux chat « du logis me l'avait bien dit : « Mauvaise compagnie mène à « mauvaise vie, méchant des- « sein à mauvaise fin ! et on de- « vient bien vite, je le vois à mes « dépens, aussi cruel, aussi cri- « minel que les dangereux amis « dont on a eu le malheur de « s'entourer ; car l'exemple du

« mal n'est que trop souvent « contagieux ! »

LA PIE ET LES OISEAUX.

Un des jeunes amis d'*Ernest* et de *Julien*, petit fat de douze ans, reçut, au même temps que ces derniers, un tableau fort bien peint qui représentait le sujet de la fable suivante dont le texte, écrit en gros caractères et renfermé dans un cadre d'or, fut lu à plusieurs reprises par celui à qui elle était adressée, qu'elle contribua, dit-on, à corriger. Voici cette fable :

« Certaine pie, et la pie la plus bavarde qui fût jamais sortie du

fond des bois, s'étant échappée de sa cage et ayant recouvré sa liberté, résolut un beau matin de mettre à profit ce qu'elle avait appris dans le monde, c'est-à-dire dans l'échoppe d'un misérable cordonnier de village. La voici donc qui se met en campagne !.. Ayant parcouru toutes les forêts des environs, elle parvint, à force de cris et d'intrigues, à rassembler les oiseaux de toute espèce dans un bois de haute futaie, et, perchée sur le tronc d'un vieux chêne, elle parla ainsi : « Il y a « trop long-temps que le même « roi vous gouverne; véritable « tyran, sa force seule fait sa « puissance : secouez son joug,

« et acceptez le gouvernement
« débonnaire que je suis chargée
« de vous offrir... Nommez donc
« à la place du despote qui vous
« opprime, très-haut et très-
« noble seigneur *héron*... puis,
« comme j'ai beaucoup appris
« chez les hommes, et que je sais
« beaucoup de choses qui peuvent
« être utiles aux affaires de l'état,
« je vous offre mes talens, ma
« science et toutes les ruses que
« je sais mettre à profit dans
« l'occasion. Si vous voulez me
« nommer votre reine, vous n'au-
« rez plus d'impôts, plus de
« guerres.... Les grands ne vi-
« vront plus aux dépens des pe-
« tits! Liberté, égalité dans les

« airs comme sur la terre !... »

« Ainsi disait la pie ; elle ajouta une foule de raisonnemens et de propositions encore plus ridicules ; par exemple, elle voulait que le conseil du nouveau roi fût composé de six oiseaux qu'elle désignait. Les noms de ces ministres ailés provoquèrent les rires de l'auditoire, et des huées générales accueillirent la *caqueteuse* quand elle proposa pour ministres le *geai*, le *canard*, le *moineau*, l'*épervier*, le *merle* et le *dindon*. Pour des ministres, il faut en convenir, le choix n'était pas heureux, et l'assemblée, lasse d'un tel verbiage, et indignée de semblables propositions, com-

mençait déjà à s'éclaircir, quand les cris d'une chouette cachée sous le feuillage se firent entendre.

« Chacun revient à son poste, et les plus prudens comme les plus vieux sont d'avis qu'il faut fuir. Alors *dame pie* ne se sent pas de colère ; elle croit qu'on se moque d'elle, et, volant d'un air effaré punir l'oiseau perturbateur, elle se jette aveuglément dans les pipeaux d'un chasseur qui la fit crier à son tour.

« Au lieu de la secourir, l'assemblée se dispersa dans les airs en sifflant et en jetant des cris d'effroi. Une mésange qui n'avait rien dit encore, voltigeant autour

du chasseur, parla ainsi à la *pie* dont le cou allait être bientôt tordu : « Eh bien! ma chère, « qu'avez-vous donc fait de votre « science, vous qui vouliez ré- « gner sur nous? Appelez donc « vos sujets à votre secours.... » Elle dit, et s'envola en poussant un cri aigu auquel le chasseur répondit en vain par celui de la *chouette.* »

Que de faux braves, de faux savans, de fats et d'orgueilleux trouvent d'abord comme cette pie quelques dupes, et finissent comme elle tôt ou tard par n'exciter que le mépris et les sifflets!

JULIEN,

OU

LE MATELOT.

Georges Rémond, honnête menuisier du *Havre*, venait de perdre dans une nuit tout ce qu'il possédait, un violent incendie ayant détruit son atelier, toute sa maison et un vaste chantier qui y était contigu. Le pauvre homme, dans les premiers in-

stans de son désespoir, voulait se précipiter dans la mer; ses amis, par leurs prières et leurs exhortations, eurent bien de la peine à le faire renoncer à sa funeste résolution, et à le ramener à des sentimens plus raisonnables.

Ils y parvinrent cependant en lui rappelant ses devoirs de père, et en lui faisant voir qu'à son âge, avec l'amour du travail et de la persévérance, il pouvait encore espérer de réparer cet échec. *Georges Rémond* était un homme d'honneur; il comprit qu'il y avait plus de courage à supporter les coups de l'adversité qu'à s'en délivrer par un crime. Il vit dans quel affreux dénûment sa mort

laisserait son pauvre *Julien*, son seul enfant : il résolut de vivre encore pour lui. L'infortuné *Rémond*, nous avons oublié de le dire, était veuf depuis deux ans, et n'avait qu'un seul enfant qui venait d'atteindre sa douzième année. Après avoir regardé autour de lui, ne trouvant aucun moyen de recouvrer en peu d'années, et par des moyens honnêtes, l'aisance dont il venait d'être dépouillé, *Rémond* résolut soudain de s'expatrier. Un navire appareillait pour le *Brésil*, où il devait conduire des Français qui, allant y fonder une colonie, emmenaient avec eux, dans ce but, des artisans et des ouvriers de

tous les états. *Rémond* a déjà son plan arrêté dans sa tête. Ses amis forment en sa faveur une collecte dont le produit se monte bientôt à près de mille francs : cette somme est consacrée à l'achat de tous les outils et ustensiles nécessaires à la profession de menuisier. Un de ces premiers, beau-frère de *Rémond*, se charge de son fils *Julien*, dont il prendra autant de soin que s'il était un de ses enfans : tout est convenu, tout le monde est d'accord; *Rémond* s'est fait inscrire parmi les passagers, et le navire qui est sur le point de partir n'attend plus qu'un bon vent.

Le jour du départ étant arrivé,

Rémond, qui voulait laisser ignorer à son fils une résolution qui lui avait coûté un si violent effort sur lui-même, le conduisit chez son oncle qui chercha à distraire l'esprit de *Julien*. Pour y parvenir, il le mène dans une chambre où sont déposés sur une table des estampes, des livres, et quelques jeux que ses enfans s'empressent de montrer à leur cousin. Croyant que Julien est bien loin de songer à l'éloignement de son père, il le laisse et s'empresse de rejoindre *Rémond* qui l'attendait dans un hôtel du port, où les deux amis, le capitaine du vaisseau et quelques autres passagers se mirent à table pour

faire ce qu'on appelle un repas d'adieu.

Revenons à *Julien*. Loin de prendre part aux amusemens de ses petits camarades, il paraît préoccupé, pensif, et semble en proie à une seule pensée; estampes, livres, jouets, amis, tout a disparu à ses yeux. Absorbé dans sa rêverie, il balbutie tout bas le nom de *père*. Ses petits amis le regardaient d'un air étonné, se disant à demi-voix : « Qu'a donc *Julien* « aujourd'hui? comme il a l'air « troublé! » lorsque ce dernier, trouvant un prétexte pour quitter ses camarades, leur dit : « Je reviendrai, mes amis, et ne

« vous oublierai pas. » Il prononça ces derniers mots avec intention et émotion, et disparut. Il était déjà au bas de l'escalier que ses cousins l'appelaient encore de toutes leurs forces : « *Julien, Julien, reviens vite,* » lui cria *Théodore.* Mais *Julien* était déjà bien loin, et il devait se faire attendre long-temps!... Instruit du projet de son père par une lettre que le hasard avait fait tomber en ses mains et par les indiscrétions d'un voisin, le fils du menuisier avait résolu de partager l'infortune de son pauvre père et de s'exiler avec lui, afin, disait-il, de pouvoir le soulager et souffrir, s'il le fallait, avec

lui. Le naïf enfant ne songeait pas qu'à son âge on est rarement utile, et que trop souvent, hélas! on ne fait qu'augmenter les charges et les peines de ceux dont on partage l'existence.

Plein de son projet, *Julien* rentre furtivement dans la maison paternelle, y fait à la hâte l'inventaire de ses effets, qu'il rassemble soigneusement, et, chargé de son petit bagage, il sort, se dirigeant vers le port. Comme il savait le nom du navire qui devait emmener son père, il ne fut pas long-temps à le trouver, et s'arrêta un instant les yeux fixés sur les voiles déjà tendues. Pen-

dant qu'il était occupé à regarder tristement les manœuvres de l'équipage, un vieux matelot s'approcha de lui : « Mon jeune « monsieur, lui dit-il, vou- « driez-vous aussi vous embar- « quer? Vous êtes bien jeune « pourtant, et nous allons bien « loin !... — Oui, je veux partir, « répondit *Julien*, et je bénirai « celui qui me procurera les « moyens de suivre un père sans « lequel je ne puis vivre, et qui « veut me quitter. » Et l'enfant fondait en larmes, en parlant ainsi au vieux marin ; puis il continua en lui montrant sa bourse : « Tout cela est à vous; « seul souvenir d'une mère que

« j'ai perdue, tout cela, je vous le « donne, si vous me procurez les « moyens de partir avec vous « sans que mon père s'en aper- « çoive. » Le matelot écoutait *Julien* avec attendrissement, et semblait d'avance songer à quelque stratagème propre à favoriser le généreux projet de *Julien*. Après un moment de silence, il lui dit: « C'est bien un peu embar- « rassant, mais c'est égal; ou je me « trompe, ou nous réussirons. » Et soudain le marin et l'enfant s'éloignent!... Quelques instans après on vit venir sur le pont le premier, portant sur ses épaules une grande malle qu'il descendit sur le vaisseau et dé-

posa, avec précaution, sur le tillac.

Bientôt après, tous les passagers, parmi lesquels se trouvait *Rémond*, le père de *Julien*, s'embarquèrent; il se forma sur le quai un rassemblement de curieux; on s'embrassa, on s'adressa de part et d'autre des souhaits et de tendres adieux : les larmes coulèrent, et on se sépara! Aussitôt, le pilote ayant fait crier la barre, le vaisseau démarra. Des deux côtés on se suivit long-temps des yeux, on se parla de la main, on se fit des signes, on agita des mouchoirs dans l'air; mais le navire, emporté par un bon

vent, volait au milieu des flots, et bientôt, côtes, cité, verdure, patrie, tout avait disparu aux yeux des passagers qui, derrière eux comme à l'horizon, ne virent bientôt plus que le ciel et l'eau ! La journée fut belle, et comme le vent était favorable on fit beaucoup de chemin. Le soir, comme le soleil commençait à se cacher dans la mer, embrasant les flots et les cieux de ses derniers rayons, *Rémond* et quelques-uns de ses amis que le temps avait attirés sur le pont se mirent à causer de la France, des amis qu'ils y avaient laissés. Chacun parlait de ses projets, de ses regrets, de son espoir, de son

retour, etc., et, pendant cette conversation, un des marins préparait sur une table quelques rafraîchissemens, invitant chaque passager à en prendre sa part.

« Pour moi, dit *Rémond*, je ne « prendrai rien; j'ai le cœur « trop gros de chagrins; je me « sens là un poids (et il mettait « la main sur son cœur), un poids « qui m'étouffe. Hélas! ajouta-« t-il, j'ai laissé mon meilleur « ami, mon seul enfant, mon « pauvre Julien, je ne le reverrai « peut-être plus!.... Encore si « j'avais pu l'embrasser! disait-« il; mon pauvre Julien, que « vas-tu devenir? » et le brave

homme essuyait ses larmes qu'il avait cherché vainement à retenir. Tout-à-coup un cri s'échappe du milieu des passagers qui environnaient *Rémond*, cherchant à le consoler. Ce cri jette d'abord l'épouvante parmi eux; ils se regardent, s'interrogent des yeux; mais, ô surprise! ô spectacle touchant! *Julien* s'est élancé du coffre dans lequel il était emprisonné; il est aux genoux de son père, dont il semble implorer le pardon! En avait-il besoin? Ce fut dans les bras de *Rémond* qui pleurait encore, mais de joie, que *Julien*, modèle de piété filiale, courut chercher sa grâce. « Je le sentais bien, dit *Rémond*,

« nous ne pouvions pas vivre « l'un sans l'autre. Maintenant « que j'ai mon fils, je ne crains « plus l'adversité. » Tout l'équipage était ému jusqu'aux larmes d'une scène si attendrissante, et chaque passager se plaisait à se répandre en éloges sur le compte du petit *Julien*, qui fut bientôt chéri de tout l'équipage, autant qu'il le méritait. Depuis ce jour, on le surnomma le *petit matelot*, et toutes les caresses, toutes les preuves d'attachement lui furent prodiguées. Le capitaine de vaisseau lui-même le prit sous sa protection, et promit d'être utile à son père ainsi qu'à lui; *Julien*, de son côté, par ses soins, ses

prévenances, sut se rendre agréable à tous ses nouveaux protecteurs. Pendant toute la traversée, qui fut très-longue, il travailla sur le pont et dans la chambre du capitaine, qui le faisait écrire sous sa dictée, et qui lui accordait pour cette besogne un salaire qu'il était loin d'attendre. De plus, quand *Rémond* voulut payer le passage de son fils, le capitaine refusa d'en recevoir le prix, lui disant : « Vous avez un fils ver-« tueux, un aimable enfant dont « vous devez être fier; je suis « heureux, moi, d'avoir été té-« moin de son dévouement qui « vous honore autant que lui. » Puis il ajouta en riant : « Un

« enfant comme le vôtre passe « *par contrebande....* »

Au bout de quatre mois, on relâcha dans un petit port de l'Amérique du Sud. *Julien*, son père et quelques passagers fixèrent leur séjour dans les terres. L'honnête *Rémond* y acheta des bois qu'il se mit à exploiter et à défricher lui-même; puis il en fit des planches et des caisses qu'il vendait aux riches cultivateurs, qui en envoient une grande quantité en Europe, après les avoir remplies de café, de sucre, etc. *Julien* partagea, en bon fils, les travaux de son père; il lui fut même d'une grande ressource, car il était aussi laborieux

qu'intelligent : aussi, au bout de cinq ans, ayant fait une jolie fortune, *Rémond* rentra en France avec son cher *Julien* qu'on avait cru mort, au Havre, pendant long-temps.

Le préfet maritime du Havre, ayant entendu parler du trait d'amour filial que je viens de vous raconter, voulut voir *Julien* et le féliciter lui-même. *Julien*, malgré la profession de son père, n'avait pas négligé son éducation ; il savait à fond les mathématiques, la géographie, l'histoire. A son retour, il s'adonna à l'étude avec plus d'ardeur encore, et, par la protection de ses nombreux amis (la vertu et la

sagesse en ont toujours), il obtint bientôt une *bourse* à l'École Polytechnique; puis, au bout de quelques années, il en sortit avec le grade d'enseigne de vaisseau. Il sut se distinguer dans cette brillante carrière, et y obtint bien vite, par son courage, le grade de capitaine de frégate; et quand, au retour d'un voyage de long cours, il venait voir son père déjà âgé, et se promenait avec lui sur le port du Havre, il fallait voir comme l'honnête *Rémond* se redressait lorsqu'il entendait dire près de lui : « Cet officier de « marine que vous voyez, c'est « *Julien Rémond*, celui qu'on ap- « pelait autrefois le *petit ma-*

« *telot.* Vous savez son his-
« toire?... Il est toujours le mo-
« dèle des fils. »

LUCIA,

ou

LA VEUVE CHRÉTIENNE.

Au milieu du règne de Marc-Aurèle, cet empereur philosophe qui fut cher au peuple et aux lettres, vivait, dans la ville de Lugdunum (Lyon), alors jeune colonie romaine dans les Gaules, une femme, une veuve, belle, charitable et pieuse. Son

nom était Lucia. Mariée à un officier romain renommé par sa valeur et l'éclat de son nom, cette jeune femme s'était vue, à peine âgée de vingt ans, privée de cet appui, abandonnée, solitaire, au fond de la petite maisonnette de brique et de ciment qu'elle habitait auprès du gigantesque rocher de *Pierre-Scise*, non loin de la Saône au cours paisible et vagabond !... Hélas ! le dirons-nous? l'unique fortune de *Lucia*, de la veuve du guerrier romain, c'était sa beauté [illegible] !... inutile et souvent trop funeste richesse ! *Lucia* était chrétienne, et son âme, candide et pure, nourrie de la

sainte parole de Dieu par ses interprètes, saint Pothin, saint Irénée, saint Polycarpe; son âme ne respirait que le bien de ses semblables et cultivait avec amour les vertus que l'Évangile et les Saintes Écritures enseignent.

Cette veuve vertueuse et simple vivait dans l'oubli, réduite aux plus modestes dépenses par la plus modeste des fortunes, employant son temps en œuvres de piété et de religion; aussi païens et chrétiens bénissaient-ils le nom de *Lucia* dans les campagnes, peu peuplées alors, qui environnent le bourg de Pierre-en-Scise.

Dans son deuil et dans sa pieuse tristesse, elle n'avait gardé auprès d'elle qu'une suivante, Romaine d'origine, qu'elle avait voulu instruire elle-même dans la religion du Christ, et que ses bons exemples, sa douceur, ses innombrables qualités avaient facilement convaincue... Quand les deux saintes femmes, la maîtresse et sa suivante, avaient passé une matinée à visiter les malades, à porter des consolations aux pauvres, à instruire les enfans, à vêtir les orphelins, il arrivait parfois que toutes deux se promenaient sur les rives fleuries de la Saône, lisant ensemble, pour occuper leurs courts

loisirs, quelques livres pieux, quelque relation touchante, extraite de l'histoire sublime des premiers confesseurs de la foi; alors leurs yeux se baignaient de larmes au nom d'Attalus, de saint Pothin et de sainte Claudine, tous martyrs, ou à la lecture de quelque nouvelle missive de l'église d'Orient à sa sœur d'Occident.... Et dans ces pages sacrées, d'où débordaient la foi, l'amour, la chaste éloquence et la simplicité des premiers temps, elles croyaient, profondément émues, reconnaître la voix inspirée des patriarches, la parole même de Dieu. Dans une de ces promenades de prédilection,

Lucia (sa servante s'étant éloignée) resta seule quelques instans, abandonnée à de suaves et religieuses pensées! . . . La sainte veuve songeait en pleurant aux persécutions passées dont l'Église des Gaules avait été l'objet à sa naissance; elle se livrait à la douce espérance de ne les plus voir renaître sous un empereur philosophe, sous le règne du savant et sage Marc-Aurèle... Hélas! la pauvre veuve se trompait cruellement! A quelques pas d'elle, sous un chêne touffu, dont le feuillage se réflétait dans l'onde verdâtre de la Saône, deux adolescens, parés de toutes les grâces de leur âge,

causaient à voix basse sur les événemens du jour. Ils avaient auprès d'eux plusieurs livres d'éloquence et de poésie, que tour à tour ils consultaient avec une curiosité et une joie presque égales. Elle comprit distinctement qu'ils disputaient entre eux d'abord sur la supériorité de l'éloquence grecque sur l'éloquence romaine, puis sur celle de l'éloquence du paganisme sur l'éloquence des orateurs de la nouvelle religion.

Quoique chrétiens tous deux, et Grecs, l'un d'origine et l'autre de naissance, les deux adolescens paraissaient peu d'accord dans leurs opinions, qu'ils émet-

A. Le Secret.

taient avec tant de chaleur, qu'il sembla à la pauvre *Lucia*, toute tremblante, que les deux écoliers, si intimes, si chers l'un à l'autre quelques instans auparavant, allaient devenir bientôt d'irréconciliables ennemis... Le plus jeune soutenait en vain que dans sa simplicité, dans sa noble et pure majesté, l'éloquence de l'Église primitive était déjà égale et bientôt serait supérieure à celle des temps les plus reculés; le plus âgé de nos interlocuteurs lui riait au nez, et ajoutait *qu'il n'y aurait pas assez de langues dans tout l'empire romain pour effacer tous les discours des novateurs*, faisant al-

lusion aux luttes d'éloquence qui avaient lieu près d'Ainay, et au supplice barbare auquel on condamnait les vaincus, c'est-à-dire les mauvais orateurs. Nos deux amis avaient, comme cela arrive trop souvent parmi les hommes, changé leur discussion, calme d'abord, en une véhémente dispute, où leur amour-propre se trouvait engagé, et qui bientôt s'échauffa tellement que, les regards étincelans, et se menaçant du geste, ils se défièrent, disposés, les imprudens qu'ils étaient, à choisir leurs poignards pour arbitres de leur différend.

A ce spectacle, *Lucia*, trem-

blante, la parole inspirée, belle de toute la majesté d'un noble dévouement, se précipite comme une mère au milieu des deux adolescens! « Qu'allez-vous faire, « malheureux? » leur cria-t-elle d'une voix entrecoupée... « Ne « savez-vous pas qu'il est dit dans « le livre saint que *celui qui se sert « de l'épée périra par l'épée?*... « O mes enfans, ô mes amis, au « nom du Dieu des chrétiens, « au nom du Christ, de l'hom- « me-Dieu qui a versé son sang « pour racheter ses semblables, « au nom du Ciel, jeunes hom- « mes, de grâce, désarmez votre « courroux ; faites taire une « aveugle et criminelle irrita-

« tion. Rappelez-vous que vous
« êtes des frères, les membres
« d'une même famille ; qu'hier,
« ce matin, et tout à l'heure
« même encore, vous étiez unis,
« pleins d'affection et de con-
« fiance... Et vous iriez pour une
« mince divergence d'opinions,
« pour quelques mots, pour une
« misérable dispute de rhéteur,
« vous iriez, vous, qui peut-être
« êtes appelés à mourir pour une
« sainte et sublime cause, vous
« iriez, semblables aux athlètes
« et aux esclaves s'égorgeant
« dans les cirques pour les diver-
« tissemens d'une foule cruelle
« et ignorante, vous iriez rou-
« gir cette terre de votre sang ?

« Non, vous ne le ferez pas! j'en « appelle au Dieu de paix et de « bonté dont vous ne maudirez « pas la loi! il éclairera vos « cœurs, il désarmera vos bras... « vous vous réconcilierez !... « Embrassez-vous, mes enfans ! » s'écriait *Lucia*, les mains jointes, embrassant tour à tour les genoux et les mains des deux adolescens, qui, abattus, la tête baissée, l'air confus, semblaient reconnaître leur erreur, et rougir du crime qu'hélas! elle aurait pu leur faire commettre. « Elle a raison, » s'écrièrent-ils ensemble, les yeux pleins de larmes; et les deux jeunes Grecs se jetèrent dans les bras l'un de

l'autre à la vue de *Lucia*, dont l'émotion était au comble et semblait lui ôter la voix et les forces. Éplorée, elle souriait, embrassant les deux amis, qui l'accompagnèrent, heureux et reconnaissans, jusque dans sa modeste maison, près du rocher de *Pierre-en-Scise*. Là, ils voulurent en vain s'éloigner de la veuve romaine, après lui avoir témoigné, à plusieurs reprises, leur gratitude et leur joie; cette dernière les força de visiter son humble habitation, où la plus franche hospitalité et un frugal festin, embellis par l'amitié et l'effusion du cœur, les attendaient.

Lucia, pendant le festin, ra-

conta aux deux amis attentifs et touchés les nobles luttes, les efforts et le courage héroïque des premiers martyrs de la foi; elle leur montra dans un récit animé et éloquent le vénérable patriarche saint Pothin, âgé de plus de quatre-vingts ans, enseignant, à l'ombre d'un chêne séculaire, au milieu d'une forêt épaisse, sur l'emplacement de laquelle l'église des Apôtres, nommée depuis *Saint-Nizier*, a été édifiée; enseignant avec onction et amour au petit nombre des fidèles échappés aux persécutions du paganisme la parole d'un Dieu de paix, de force et de bonté. Les deux adolescens

recueillaient avec avidité les paroles de la veuve romaine, qui leur fit une brillante apologie de la religion nouvelle, de ses confesseurs, de ses soutiens, associant ses auditeurs par une parole insinuante et persuasive à ses espérances, à ses saintes pensées de régénération et d'immortalité !

Bientôt le feu sacré de la foi, de la charité, enflamma tous ces regards d'amis, rendit plus éloquentes encore les voix que faisait vibrer le nom d'un Dieu sauveur. *Lucia* et ses deux jeunes amis s'étaient compris; ils promirent de se revoir tous les jours, d'employer les instans qu'ils pas-

seraient ensemble à propager les doctrines et les préceptes des saints Évangiles; de visiter, de panser ensemble les malades; d'employer chaque heure de leur vie à quelque bonne œuvre, soit à instruire l'enfance, à secourir la vieillesse, soit à faire de pieuses lectures, en s'appliquant par tous les moyens, dans toutes leurs actions et dans toutes leurs pensées, à acquérir des prosélytes à la foi nouvelle. Ces promesses... ils surent les tenir!... quelques années à peine écoulées, les deux adolescens étaient devenus deux jeunes hommes, aussi brillans par leur mérite et leur instruction que par l'éclat

de leurs noms et la beauté de leurs traits!!!... Leur pure amitié pour la veuve romaine ne s'était point refroidie : ils se guidaient par ses conseils, partageaient le doux fardeau de ses bonnes œuvres... et, comme elle, concouraient de tous leurs efforts au triomphe de la religion du Christ... et tous deux se livraient, chaque jour, avec une nouvelle ardeur, au culte des belles-lettres, à l'étude de l'éloquence grecque et romaine, de cette éloquence admirable et sublime, dont ils espéraient bientôt, dans un but pieux, imprégner leurs paroles, orner leurs discours, et fortifier leurs voix désormais vouées à une

sainte et glorieuse lutte!... Ils furent bientôt les victimes de leur dévouement et de leur courage!!... la jalousie des prêtres païens les dénonça tous deux comme des ennemis de la paix publique, comme de vils conspirateurs, tramant dans l'ombre de sanguinaires complots. La calomnie les poursuivit, de jour en jour plus acharnée, flétrissant leurs actes les plus purs de son venin empoisonné... Hélas! les deux faibles adolescens, comme deux roseaux, se sentaient peut-être prêts à plier sous ce nouvel orage qui grondait sur leur tête, quand *Lucia*, la veuve romaine, cette femme

pieuse, modèle des plus nobles et des plus douces vertus, les avertit qu'ils étaient dénoncés, que de nouveaux dangers menaçaient leurs jours, jours précieux qu'ils devaient à la cause sacrée de leur religion ! puis, cette sainte femme, dévouée et infatigable amie, dont les traits leur représentaient si bien la charité, les supplia de venir se cacher dans l'humble retraite qu'elle habitait près du *rocher de Pierre-en-Scise*, retraite qu'ils avaient visitée si souvent en des temps plus calmes ! !... Ils obéirent à l'amitié ! !.. *Alexandre* et *Épipode* (ainsi se nommaient ces deux amis) étaient cachés depuis quelques semaines

dans la modeste maisonnette de *Lucia*, employant les instans de cette douce captivité à de saints exercices, à de pieuses lectures, à de touchans entretiens... quand un serviteur infidèle les ayant trahis, ils virent un matin, au lever du soleil, le lieu de leur retraite cerné et envahi par des gardes du prétoire. Les deux amis furent arrêtés et chargés de chaînes; l'heure du martyre avait sonné pour eux!... Les soldats romains entraînèrent *Alexandre* et *Épipode* si brusquement, qu'ils leur laissèrent à peine le temps de se vêtir!... le dernier, dans la précipitation de leur marche, perdit une sandale, ou

chaussure du temps, qui, recueillie par *Lucia*, devint plus tard une précieuse relique, à laquelle (assurent les chroniqueurs) appartenait la vertu de guérir!! Conduits devant le tribunal du gouverneur, les deux amis, interrogés chacun à leur tour, répondirent avec éloquence, fermeté et noblesse... mais quand ils se virent chargés des accusations les plus calomnieuses, quand ils s'entendirent proclamer, eux et leurs prosélytes de la nouvelle religion, coupables de crimes supposés, crimes infâmes et inouïs... oh! une sainte indignation fit bouillonner leur sang dans leurs veines; d'accusés qu'ils

étaient, ils semblèrent devenir accusateurs à leur tour. *Alexandre*, dans un mouvement oratoire sublime, confondit l'imposture de ses juges, et renversa tout l'échafaudage de leurs accusations mensongères. Il parlait encore, et peut-être sa voix inspirée allait-elle émouvoir le peuple et les nombreux chrétiens confondus dans la foule, quand le gouverneur, craignant l'effet des paroles des deux jeunes confesseurs de la foi chrétienne, ordonna de frapper sur la bouche de celui qui parlait encore. Le bourreau obéit, et, malgré les flots de sang qui entrecoupaient sa voix de plus en plus éloquente,

Alexandre continua à parler, se sentant soutenu par l'inspiration divine. Alors la multitude païenne, excitée par ses prêtres, poussa des vociférations sinistres, et bientôt des cris de vengeance et de mort!! La foule, grossie incessamment par la curiosité qu'inspirait le courage, l'audace même des deux jeunes Grecs, demanda, avec des hurlemens, leur trépas : c'était le dernier signal de leur martyre. Le gouverneur obéit à son tour, et le bourreau aussi. *Alexandre* et *Épipode* tombèrent, baignés dans leur sang, en prononçant des paroles de paix, d'amour et de réconciliation, et jetant des re-

gards d'adieu à leurs amis, parmi lesquels ils rencontrèrent, pressée par la foule, *Lucia*, qui, à leur dernière heure, sentit ses forces l'abandonner, et tomba mourante, poussant un cri qui faillit la perdre, elle aussi. Ils tombèrent sous le glaive du bourreau, unis dans leur mort comme ils l'avaient été dans leur adolescence et leur jeunesse, et radieux de la gloire et de la palme immortelles qui les attendaient aux cieux! Leurs nombreux compagnons, les démarches et les soins de l'inconsolable *Lucia*, préservèrent leurs dépouilles mortelles de la dernière profanation, réservée dans ces temps barbares,

même après leur mort, aux martyrs. Leurs cendres ne furent point jetées au vent : les corps inanimés et sanglans d'*Épipode* et d'*Alexandre* furent recueillis pendant la nuit par des amis dévoués, guidés par la veuve romaine elle-même; une barque favorisée par un brouillard épais, ayant traversé la Saône, les déposa, eux et leur funèbre cortége, au pied du rocher de Pierre-en-Scise. Pendant cette sombre nuit, l'amitié éplorée embauma les corps des deux saints, qu'elle déposa en sanglotant, et au milieu des prières les plus ferventes, dans la tombe qu'elle leur avait creusée, et que long-temps après

ses mains couvrirent de fleurs.

Lucia, gardienne jusqu'à sa mort de cette tombe des deux amis, voulut être enterrée près d'eux... Aussi son nom est-il associé à ceux des deux jeunes martyrs dont, grâces à elle, l'église lyonnaise, au jour de son triomphe et de sa toute-puissance, retrouva les reliques qui furent déposées près du faubourg de *Vaise*, dans une chapelle érigée sous le vocable de *Saint-Alexandre* et de *Saint-Épipode*... On l'appelait aussi *la Tombe des deux amis*.

LE PAUVRE AVEUGLE,

OU

LA CALOMNIE.

Voici un trait qui prouve que personne n'est à l'abri de la calomnie, ce fléau le plus odieux de la société. Un mendiant lui-même, un malheureux qui ne doit son pain qu'à la charité publique, peut quelquefois avoir beaucoup à souffrir de la calomnie : elle peut aller jusqu'à le priver de son unique moyen d'existence.

Témoin le pauvre *Jean Lacombe*, dont on va lire l'histoire.

Jean Lacombe était aveugle depuis long-temps. Il demandait l'aumône dans la grande rue de Gannat, où passent les messageries qui viennent de Paris ou qui y retournent. *Jean Lacombe* eut le malheur de déplaire, par quelques réponses peut-être inconvenantes, à une méchante femme qui, pour les affaires de son commerce, faisait une ou deux fois par semaine le voyage d'Aigueperse à Gannat. Cette méchante créature se promit aussitôt de tirer vengeance de la grossière brusquerie du pauvre aveugle.

Dès ce jour, la misérable ne

perdit pas une seule occasion de nuire à *Jean Lacombe*. Pendant six mois, elle eut la persévérante méchanceté de détourner les voyageurs qui se trouvaient avec elle dans la voiture publique, de faire l'aumône au vieillard privé de la vue, qui réclamait leur assistance en leur tendant la main.

« Ne donnez rien à ce vilain « homme, disait-elle; regardez « toutes ces belles plaines qui « environnent Gannat, eh bien! « elles lui appartiennent presque « toutes. C'est un juif, c'est un « avare, qui n'a pas honte de « manger le pain qu'il vole aux « véritables indigens! »

On sait comment s'accrédite une opinion. Cette détestable calomnie se répandit peu à peu, et finit par passer pour la vérité. Sitôt que *Jean Lacombe* s'approchait des diligences, soudain tous les voyageurs lui criaient : « Al- « lez, misérable! retirez-vous! « nous ne faisons pas la charité « à plus riche que nous. » S'il s'approchait des voitures des riches propriétaires des environs, les domestiques le repoussaient rudement, en lui disant : « Al- « lons, vieil avare, n'importune « pas nos maîtres; ils sont bien « instruits du vil métier que tu « fais. »

On alla même jusqu'à dire qu'il

était étonnant que le maire de Gannat permît à un tel jongleur d'abuser de la charité des voyageurs.

Jean Lacombe, maltraité sans cesse pour sa prétendue richesse, était désolé ; depuis plusieurs mois, il n'avait pas reçu un liard sur la route; et cependant le pauvre malheureux avait une femme malade et quatre enfans en bas âge. Tout en pleurs, il se rend chez le maire, qui était un parfait honnête homme. Celui-ci, qui savait que *Jean Lacombe* n'avait pas un pouce de propriétés, chercha la cause des calomnies dont il était victime, et la découvrit à la fin.

Alors il prit la peine d'informer tout le monde de la vérité; il supplia tous les voyageurs de l'aider à détruire les effets d'une langue infernale. Tout le monde se prêta volontiers à cette juste réhabilitation, et, au bout de quelques mois, le mal était réparé. Mais il s'en était fallu de peu que la calomnie ne réduisît *Jean Lacombe* et sa famille à mourir de faim.

Honte, honte éternelle au calomniateur! il n'est point de poison plus subtil que le fiel que distillent ses lèvres perfides!

FIN.

TABLE.

	Pages.
Dédicace.	v
Asthénie, ou les Trois Sœurs. . .	1
Napoléon enfant, et Napoléon empereur.	31
Florine, ou la Jeune Fleuriste. .	43
Les belles Vacances, ou les Plaisirs utiles.	64
L'Écolier et l'Avocat, ou la Fille du Pauvre.	89
Le Chat et les Renards, ou Mauvaise compagnie mène à mauvaise vie.	134
La Pie et les Oiseaux.	150
Julien, ou le Matelot.	156
Lucia, ou la Veuve chrétienne.	176
Le Pauvre Aveugle, ou la Calomnie.	202

FIN DE LA TABLE.

Chez [illegible]

PREMIÈRES CONNAISSANCES (les), à l'usage des enfans qui commencent à lire, 1 vol. in-18, imprimé en gros caractère, et orné de 5 figures et d'un titre gravé; douzième édition . . . . . 1 fr. 25 c.

— *Le même*, cartonné. . . . . 1 fr. 50 c.

SECRÉTAIRE DU COMMERCE (le), [illegible] deux parties, contenant la législation [illegible] avec les modèles des actes, factures, mémoires, etc. 1 vol. in-12. 2 fr. 50 c.

PRÉSENT D'UNE SŒUR A SON FRÈRE et d'un frère à sa sœur, petits contes. 1 vol. in-18, orné de jolies grav. 1 fr. 25 c.

RETOUR DES FÉES (le), contes, par madame la comtesse de Chomont. 2 vol. in-12, ornés de [illegible] gravures. . . . . 5 fr.

ROBINSON DE DOUZE ANS (le), histoire intéressante d'un jeune mousse abandonné dans une île déserte, par madame Mallée de Beaulieu; douzième édition. 1 vol. in-12, orné de 6 jolies grav. . . . . 2 fr. [illegible]

— Imprimerie de C[illegible] —